

ARCHIVES

DU DIOCÈSE

DE LUÇON

BULLETIN D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE

ET D'ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE

Paraissant tous les trois mois

SOMMAIRE

- I.-II. — CHRONIQUES PAROISSIALES : Beauvoir-sur-Mer. — Chap. III : Eglises et Monastères de Beauvoir. — Chap. IV : L'Eglise Saint-Philbert.
- III. — Livre d'or du Clergé vendéen (suite).
- IV. — DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE ET TOPOGRAPHIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE, publié sous la direction du D^r J. Rousseau. Canton de la Roche-sur-Yon, par Y. du Guerny (suite).

LUÇON

IMPRIMERIE H. REZEAU

1960

Abonnement aux ARCHIVES

Prix de l'abonnement pour 1960 (payable d'avance)	6 NF
Etranger	6,50 NF
Le numéro	1,75 NF

Pour tout ce qui concerne administration, abonnements et publicité, s'adresser à M. le chanoine BUCHOU, Administrateur, Evêché de Luçon (Vendée).

Pour les règlements, utiliser le C. G. P. Nantes 71.60, M. le Chancelier de l'Evêché, Luçon.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos fidèles abonnés de régler de suite leur abonnement pour 1960, selon le nouveau tarif ci-dessus, ou de compléter s'il y a lieu leur premier versement.

REDACTION

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. le chanoine BILLAUD, professeur, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon (Vendée).

A paraître

Le nouvel ouvrage de M. le Chan. Billaud : « 1793 : La guerre au Bocage vendéen » (1), va bientôt paraître. 256 pages ; 10 cartes et photos hors-texte. C'est l'histoire, en très grande partie inédite, des premiers mois de la Guerre de 1793 dans nos contrées.

Prix de vente :

En souscription : 7,50 N.F.

Sans souscription : 10 N.F.

N.-B. — Il sera tiré un certain nombre d'exemplaires de luxe :

En souscription : 10 N.F.

Sans souscription : 15 N.F.

Les souscripteurs, déjà inscrits, qui désireraient l'exemplaire de luxe, sont priés de se faire connaître.

Pour toutes souscriptions, s'adresser à l'auteur : Chan. Billaud, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon.

(1) Le titre primitif : « La Garde au Lay », a été modifié pour plus de clarté.

un caveau situé vraisemblablement à l'emplacement du chœur, que nous avons exploré, alors comblé de déblais et qui a dû être autrefois un caveau funéraire.

D'après certains indices, on peut reconstituer approximativement le plan de l'édifice, qui mesurait 27 m. 50 de longueur sur 9 m. 30 de largeur et devait dater de la fin du XIII^e siècle ou du XIV^e ; rien n'indique qu'il ait jamais été voûté de pierre. Le cimetière des moines s'étendait au midi de l'église, dans la cour actuelle : de nombreux religieux y dorment encore leur dernier sommeil, ainsi que quelques laïcs dont les vieux registres paroissiaux gardent les noms.

L'hospice des Mathurins a conservé, avec ses grands murs et sa vieille douve, à l'ombre de ses noirs cupressus, une ambiance de mystère qui n'est pas sans charme, comme si l'ombre des vieux moines blancs qui y vécurent pendant six siècles hantait toujours les lieux... Qu'ils dorment en paix : la Charité a repris possession de l'antique abbaye ; une chapelle moderne y a été édifiée en 1949 ; sur les vieillards, sur les infirmes, se penchent les religieuses Ursulines de Chavagnes...



Le Couvent des Dominicains ou Jacobins

Les Dominicains ou Frères-Prêcheurs furent fondés en 1215 par saint Dominique ; l'Ordre se répandit très rapidement dans tout le royaume. Ils s'établirent à Paris en 1218 dans la rue Saint-Jacques, ce qui leur valut leur surnom de *Jacobins*. Trois couvents de Dominicains existaient en Bas-Poitou sous l'ancien régime, à Fontenay-le-Comte, à Beauvoir et à la Châtaigneraie. Celui-ci était le plus récent, n'ayant été établi qu'en 1623 par le seigneur du lieu, Charles de Vivonne. Celui de Fontenay était vraisemblablement le premier en date, créé peut-être du vivant même de S. Dominique († 1221), en tout cas peu après : son existence est prouvée en 1232.

La date de l'installation des Frères-Prêcheurs à Beauvoir est incertaine, mais remonte également aussi au XIII^e siècle et se situe peu de temps après la mort de S. Pierre de Vérone, martyr, l'une des gloires de l'Ordre, qui mourut le 29 avril 1252, fut canonisé l'année suivante par le pape Innocent IV, et donné comme patron à la nouvelle fondation, dont les armoiries portent : « *D'argent à un Saint Pierre martyr de gueules ayant la tête fendue par un coutelas de même* ».

Certains indices incitent à dater la création du couvent dominicain de Beauvoir de 1258 environ. Les *Scriptores O. P.* d'Echard (XVIII^e s.), donnant la liste des maisons de l'Ordre d'après leur ancienneté, placent Beauvoir entre Mâcon (1255) et Provins (1266), et les *Analecta Ord. Præd.* « entre 1263 et 1266 ». Sans doute est-il impossible de préciser davantage.

Ce couvent aurait été désigné primitivement, dit-on, sous le nom de *Couvent des Cent-Frères*, de même que celui de Fontenay : nous ignorons l'origine de ce vocable qui, vraisemblablement, ne correspondit jamais à la réalité, aucun des couvents bas-poitevins n'ayant jamais, semble-t-il, même au temps de leur plus grande prospérité, compté pareil effectif...

Les Dominicains vécurent là pendant plus de cinq siècles, prêchant à Beauvoir et dans les paroisses voisines et prenant une certaine part au ministère paroissial. Les Guerres de Religion leur portèrent un coup terrible : alors « ...les religieux d'icelluy couvent furent chassés et le couvent ruiné et du revenu d'icelluy certaines personnes d'auctorité se seroient emparés... ». Les pauvres moines eurent bien de la peine à restaurer leur monastère et à récupérer leurs biens.

La Révolution trouva le couvent en pleine décadence : deux religieux seulement y vivaient, qui se montrèrent faibles et hésitants devant la Constitution civile du Clergé ; bien qu'aucune pièce officielle ne consigne le fait, l'aide qu'ils apportèrent en 1791-1792 au curé constitutionnel de Beauvoir laisse supposer qu'ils prêtèrent eux-mêmes le serment.

Le ci-devant prieur (1), Jean-François Le Roux, n'hésita même pas, le 19 avril 1791, à se porter acquéreur, de concert avec « le s^r Benesteau l'ainé », du Couvent lui-même, vendu comme bien national par le district de Challans. Il faut dire, à sa décharge, que, depuis qu'il en avait le gouvernement, il avait fait rebâtir ou restaurer complètement la maison, presque entièrement à ses frais, ayant dépensé « de 8 à 10.000 livres du sien rien que pour cela ». Peut-être avait-il cru sauver ainsi ce qui pouvait l'être et pensait-il continuer de vivre à Beauvoir où il se trouvait depuis 1764. Il y était encore, ainsi que son confrère — Fr. X. Roger, cy devt de cain — en janvier 1792. On perd alors la trace de celui-ci et nous ne savons ce qu'il devint. Quant au prieur, il semble s'être retiré à Nantes où le registre de la paroisse de Sainte-Croix mentionne son décès, survenu peu après : « *Leroux, ci-devant dominicain, décédé paroisse Sainte-Croix, inhumé le 30 novembre 1792* » (2).

**

Si l'on s'en rapporte à un plan de 1704, le Couvent des Jacobins se composait de quatre corps de bâtiments disposés en quadrilatère autour d'une cour centrale qu'entourait sans doute un cloître et dont l'église formait le côté Nord. C'est aussi de ce côté que devait se trouver l'entrée, sur la petite rue des Anglais.

(1) Prieurs dominicains de Beauvoir : Pierre Feuvre (1343) ; Loys de Fonte (1513, 1525...) ; Jehan Maynard (1552) ; Bartholomé Arthaud (1555) ; Corneille Danthouin (1583) ; Laurent Duval (1588) ; Mathurin Duboys (1609) ; Henry Reth (1633) ; Jacques Durand (1638) ; Florent Cantin (1640, 1648) ; Jacques du Chasteau (1665) ; Thomas Monvoisin (1685) ; Louis de la Lande (1689) ; Norbert du Pond (1710, 1714...) ; Fr. Delelme (1724) ; Jean-Baptiste Gagner (1730, 1734) ; H.de Villard (1734, 1742...) ; Pierre-François Girault-Demozé (1748, 1750...) ; A. Véronneau (1757) ; P.-G. Lehoreau (1760, 1761...) ; Fr. Garcin (1763) ; Fr. de Fresnay (1764-1767) ; Philippe-Joseph Duranel (1768-1780) ; Jean-François Le Roux (1780-1791).

(2) A. Lallié : *Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution*, T. II, p. 237.

L'acte de vente du 19 avril 1791 le décrit ainsi :
« ... la maison des cy devant Jacobins de Beauvoir, composée de plusieurs chambres tant hautes que basses, ménageries de toute espèce, un jardin clos de murs très vastes, un réservoir à poisson, un bois de futaye devant la maison, un verger planté d'arbres fruitiers et un petit morceau de terre contenant un quart en face de la porte... ».

Mis à prix à 7.000 livres et adjugé pour 17.000, le couvent semble avoir passé rapidement en plusieurs mains (Benesteau, Bret ?) avant d'échoir, en l'an VI, au citoyen Joseph-Godefroy Gouy, de la Giboulière, en Landeronde, lequel affermaît pour cinq ans, le 3 thermidor an VI, à Simon Chaillou, de la Crosnière, « les jardin et enclos des ci-devant Jacobins, contenant 8 journaux en environ », pour 300 francs par an en numéraire métallique ou en grains, à l'option du propriétaire, le fermier étant tenu de construire dans l'enclos une maison d'habitation (1).

Cet acte montre qu'il ne restait plus rien alors des bâtiments du monastère, qui durent être dévastés pendant l'insurrection vendéenne par les Colonnes infernales. L'église cependant subsistait : elle avait servi de prison aux patriotes de la région dans les premières semaines du soulèvement. Elle devait rester à peu près intacte jusqu'en 1828, époque à laquelle le propriétaire d'alors, sans nécessité aucune, semble-t-il, la fit démolir. On n'en trouve plus que quelques vestiges dans la grange actuelle.

Des fouilles y furent pratiquées en 1900-1901 qui permirent de trouver des pierres tombales et sarcophages sans inscriptions, divers objets — éperons, fragments d'épées, clochette... —, ainsi que de se rendre compte du plan de l'édifice. Celui-ci mesurait 41 m. de long sur 15 m. 90 de large et comprenait deux nefs principales accompagnées chacune d'un bas-côté, soit quatre nefs au total. Le chœur, à chevet droit, était éclairé de quatre baies, correspondant aux nefs dont il était séparé par un jubé. L'église n'était probablement pas voûtée :

(1) Blain et Aubert, notaires.

les débris qui subsistent, piédroits d'ouvertures, restes de fenestrages, colonnettes à chapiteaux, etc... indiquent une construction du XIV^e ou XV^e siècle (1).

Cette église était ornée de plusieurs autels, parmi lesquels le « grand autel du Rosaire » et « l'autel privilégié de Notre-Dame-de-Pitié », que mentionne le testament, daté du 29 septembre 1714, de Pierre Mesnardéau, s^r de l'Etang, procureur fiscal de Soullans, qui demande que cent messes y soient célébrées pour le repos de son âme. Le même attribue au Couvent une somme de 600 livres, pour être « employée à la décoration de l'autel de N.-D. de Pitié, tant pour la dorure et peinture nécessaires et pour les ornements » et, ajoute-t-il, « sera mis audict autel un estuit de sapin pour l'enfermer et le conserver de l'humidité, lequel estuit sera peint... ».

Cet autel de Pitié est déjà cité en 1533 par l'archidiacre Marchant, de même qu'un autre, dédié à Sainte-Anne, qui étaient alors, et furent jusqu'à la fin de l'ancien régime, le siège de chapellenies ou bénéfices desservis dans l'église des Jacobins (2).

Le cimetière du couvent s'étendait au Nord-Ouest et à l'Ouest de l'église, dans la partie de l'enclos comprise entre la route de Fromentine et la petite rue allant aux Anglais. De nombreuses inhumations eurent lieu, sous l'ancien régime, aux Jacobins, tant dans ce cimetière que dans l'église même. Là reposent religieux et laïcs, gens du commun, peut-être voisins ou employés du monastère, bourgeois qui avaient là leur enfeu familial — les Faudry, les Berthelot, les Piberne, les Pagot, et autres —, nobles chevaliers même, ainsi Louis Buor, seigneur de la Voye (28 juin 1703), Louis Aymon, chevalier, baron de Belleville (20 août 1703)...

(1) Cf. Abbé Ch. Grelier : *L'ancien couvent des Jacobins de Beauvoir*, Revue du Bas-Poitou, 1901, pp. 502-503.

(2) *Capellania ad. coll. heredum deffuncte Marie Bourry... ad altare Beate Marie pietatis in ecclesia conventuali Fratrum predicatorum.*

Alia cap..., vulgo des Rochers..., ad altare Beate Anne... (en la même église).



Les légendes les plus diverses ont couru au siècle dernier sur les Jacobins. Rappelons seulement la tradition constante de l'existence d'un souterrain qui aurait fait communiquer le couvent avec les Mathurins et même, dit-on, avec l'église Saint-Philbert... Souterrain que personne, évidemment, de nos jours, n'a jamais vu et qui, s'il existe vraiment, doit être en bien piteux état...

Disparue l'église ; disparus aussi les grands murs de clôture, semblables à ceux des Mathurins, démolis vers la fin du siècle dernier ; disparu « le bois de futaye », et encore le verger d'autrefois ; seul subsiste le « réservoir à poisson » devenu un banal abreuvoir... *Etiam periere ruinæ* ! Rien ne distingue plus actuellement d'une maison ordinaire ce qui fut, pendant de longs siècles, le Couvent des Frères-Prêcheurs de Beauvoir...



L'église Saint-Nicolas

En plus de ses quatre monastères, Beauvoir posséda, pendant plusieurs siècles, deux églises, Saint-Philbert et Saint-Nicolas. Les origines de la première, qui existe toujours, ne posent aucun problème ; mais il n'en est pas de même de la seconde, qui a disparu à la fin du XVI^e siècle, ruinée par les Protestants : elle s'élevait à l'extrémité de la rue Saint-Nicolas, près du champ de foire actuel, sur un terrain qui a conservé son nom.

De nombreux documents établissent l'existence simultanée des deux sanctuaires, depuis une bulle du pape Calixte II, de 1119, qui, relative aux possessions de l'abbaye de Tournus cîte, dans le diocèse de Poitiers, *les églises* de Beauvoir avec un cimetière, *ecclesias de Bellovidere cum cimiterio*... (1) ; jusqu'au procès-verbal de visite de l'archidiacre de Luçon, Pierre Marchant, en 1533, qui énumère longuement les bénéfices et chapellenies desservis dans les deux églises de Beauvoir, en passant par les différents pouillés diocé-

(1) Juénin : *Nouvelle histoire de Tournus*, Preuves, p. 145.

sains (1), sans oublier un document d'un tout autre ordre, déjà cité (2), le *Grand Routier de la Mer*, de Garcie Ferrande, publié en 1483, qui indique comme point de repères pour les marins « les deux clochiers de Beauvoir ».

Mais ceci ne souffre aucune difficulté : la question à résoudre est celle des origines de Saint-Nicolas.

A ce sujet, la plupart des érudits qui ont étudié l'histoire de la région ont affirmé que, sans doute, cette église « avait succédé à une chapelle construite dès les premiers temps du christianisme dans nos contrées » (3).

Ce ne pouvait être là qu'une hypothèse, tout comme la « Chapelle des marins » du Dr. Baudouin (4), et

(1) Les pouillés (du latin *polyptychum*) sont des listes ou états des bénéfices séculiers ou réguliers du diocèse.

En ce qui concerne le diocèse de Luçon, l'abbé Aillery a publié au siècle dernier (Fontenay-le-Comte, Robuchon, 1860) un *Pouillé*, dressé en tableaux synoptiques, d'après le *Grand-Gauthier*, relevé établi au début du XIV^e siècle, par les soins de Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers († 1306), d'où son nom, et les archives de l'évêché, le registre Marchant, le pouillé d'Alliot (1648), les *Collations* de Mgr de Colbert (1665, 1668) et de Mgr de Lescure (1712-1725), 1: *Livre Rouge* (XVIII^e s.) et les folios de Dom Fonteneau (vers 1712).

Le Grand-Gauthier mentionne à Beauvoir les églises de Saint-Philbert (*S. Philiberti*) et de Saint-Michel (*ecclesia Sancti Michaelis*) ; trois chapellenies étaient alors desservies dans la première et une dans la seconde, « *ad altare beatæ Mariæ* », patronnée par l'évêque (*de dono episcopi*). Il s'agit certainement de Saint-Nicolas.

(2) V. supra, pp. 14-15.

(3) Ch.-Ed. Gallet, *loc. cit.*, p. 140.

G. Loquet, qui admet la dualité d'Ampennum et de Beauvoir, écrit de son côté : « Saint-Nicolas, primitivement seule église de Beauvoir, fut par conséquent antérieure à Saint-Philbert et peut-être contemporaine de l'église d'Ampan ; elle était érigée entre la motte féodale et le château neuf et avait ses murs baignés sur un côté par l'étier d'eau salée qui la séparait du château... ».

(4) Saint-Nicolas, « autre très vieille église, au début chapelle des marins... » (Dr. M. Baudouin : *La préhistoire des villes de Vendée*, Le Phare de la Loire, 2 décembre 1927).

« L'église S. Nicolas était l'église paroissiale la plus an-

qui ne résiste guère à l'examen attentif des lieux et des faits. Comment admettre, d'abord, que ce sanctuaire, qu'elle qu'ait été son importance, ait pu résister aux multiples invasions barbares qui ont ravagé le littoral depuis les III^e et IV^e siècles ?

D'ailleurs, le vocable même de Saint-Nicolas contre-indique une origine aussi ancienne. Saint Nicolas mourut en 342, à Myre dont il était évêque, mais ce n'est qu'aux X^e et XI^e siècles que son culte s'implanta dans nos régions. Il fut apporté en Occident par des moines grecs de Lycie qui, fuyant les persécutions des Musulmans, vinrent, au début du VIII^e siècle, se réfugier en Italie. En l'an 733, la province de Bari comptait plus de mille religieux grecs réfugiés qui avaient apporté avec eux des reliques du saint et lui avaient dédié des églises et des couvents. Dès ce VIII^e siècle, saint Nicolas avait son autel dans l'église Sainte-Marie-in-Cosmedin, à Rome. A Bari même, il y avait au X^e siècle, trois églises et deux monastères sous son vocable.

Mais, en France, les plus anciennes fondations en l'honneur de saint Nicolas ne datent guère que du début ou de la première moitié du XI^e siècle : abbaye de Saint-Nicolas d'Angers (7 décembre 1020) ; église de Saint-Nicolas-lez-Arras (1022) ; Saint-Nicolas de Poitiers (vers 1050)...

La translation des reliques du saint à Bari, le 9 mai 1087, ne fit qu'accroître cette dévotion ; elle donna lieu à une fête spéciale, commémorée chaque année ce jour-là et désignée sous le nom de Saint-Nicolas d'été, par opposition à la Saint-Nicolas d'hiver (6 décembre). Le saint évêque de Myre connut alors une vogue extraordinaire, analogue à celle dont avaient déjà été l'objet les saints Gervais et Protais, martyrisés à Milan sous Néron, après la découverte de leurs corps par saint Ambroise,

cienne de Beauvoir... Elle avait dû succéder à une chapelle du début du moyen âge et était consacrée aux navigateurs, car saint Nicolas est le patron des marins... » (*La Chaussée d'huîtres de Beauvoir-sur-Mer*, Extrait des Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 1912, p. 9).

en 386, et surtout saint Etienne à qui de nombreuses cathédrales (Sens, Bourges, Toulouse, etc...) furent dédiées aux V^e et VI^e siècles, après l'invention de ses reliques (415) ; à celle encore qui, aux XV^e et XVI^e siècles, multiplia dans nos églises les images et statues de saint Sébastien et de saint Roch ; à celle enfin qui, de nos jours, porte les foules du monde entier à Lisieux, au tombeau de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Sur les côtes bretonnes et poitevines, de nombreuses églises furent élevées en l'honneur de saint Nicolas qui vint s'adjoindre à saint Clément comme patron des marins (1). Abstraction faite de toute autre donnée, il serait donc rationnel de dater de cette époque (XI^e s.) la fondation de l'église Saint-Nicolas de Beauvoir (2).

Or, précisément, nous savons de source certaine que, dans le courant de ce XI^e siècle, une église fut construite à Beauvoir qui n'eut pas, d'ailleurs, le sort que lui réservaient ses fondateurs.

C'est le lieu de rappeler les incidents survenus, lors de la mort de saint Goustan, l'an 1040 environ, entre les moines de Beauvoir et ceux de Saint-Gildas de Rhuy. Avec l'aide, ou tout au moins l'agrément du seigneur du lieu, *favore ejusdem castri principis*, ceux-ci avaient enseveli leur frère dans la ville même de

(1) Le patron des Marins le plus anciennement invoqué dans l'Eglise est le pape saint Clément, qui fut martyrisé et jeté dans la mer avec une ancre au cou ; on retrouve encore son culte de nos jours en divers points de nos côtes : Barbâtre, les Moûtiers-en-Retz...

(2) Les lieux-dits Saint-Nicolas abondent en Vendée : ils remontent, pour la plupart, aux XI^e et XII^e siècles ; les églises de Barbâtre, Brem, La Chaize-le-Vicomte, La Chaume, Grosbreuil, Grues, Les Magnils-Reigniers, Maillezais, le Poiré-sur-Velluire, la Tranche... sont encore sous le vocable de ce saint. De nombreuses églises ou chapelles ont disparu : Commequiers, Châteaumur, Maillé, Fontenay-le-Comte, Tiffauges, Montaigu, La Barre-de-Monts, La Goule de Jard...

Sur le Culte de saint Nicolas en Bas-Poitou; Cf. J. Rousseau, Chroniques Vendéennes, I, pp. 9-15 (in *Archives du Diocèse de Luçon*, juin 1958).

Beauvoir, sur le territoire des moines de Saint-Philbert, *in ipso castro, in hereditate sancti Philiberti... et in ejus parrochia...*, et construit sur son tombeau une église qu'ils furent contraints d'abandonner aux religieux philibertins.

Que devint ensuite cet édifice ? Aucun document ne nous l'apprend, mais il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de l'église Saint-Nicolas, située précisément à l'ombre des tours du château et sous sa protection immédiate.

Cette hypothèse cadre parfaitement avec ce que l'on sait des origines de Beauvoir et de la situation de la paroisse aux XI^e et XII^e siècles ; lors de la donation d'Ansoald, en 675, la villa d'Ampennum ne possédait point d'église ; en 1040, il n'y avait à Beauvoir que la seule église du prieuré de Saint-Philbert ; en 1119, les églises — *ecclesias* — de la bulle de Calixte II ne pouvaient être que Saint-Philbert et Saint-Nicolas : la fondation de cette dernière se situe donc entre 1040 et 1119.

D'autre part, Saint-Nicolas jouissait d'un statut spécial : quoi qu'on en ait dit, elle ne fut jamais paroissiale, c'était en quelque sorte une chapelle de secours dépendant du prieuré ; ainsi l'ordonnance épiscopale d'Isambert de Poitiers prescrivait-elle aux moines bretons de remettre « sans contestation aucune, aux moines de Saint-Philbert » les constructions qu'ils avaient entreprises, et interdisait-elle « à perpétuité à toute autre personne que les dits moines de Saint-Philbert de célébrer l'office divin dans cette église » sans leur autorisation..., *illud totem edificium pro causa suscitatum monachis sancti Philiberti absque omni contradictionem dimitti ; in qua ecclesia nisi beati Philiberti monachos in perpetuum omne divinum officium interdiciamus celebrari, excepto si ipsi monachi quibuslibet hoc interdictum voluerint relaxari...*

La dévotion à saint Nicolas, alors en plein essor, déterminait sans doute le vocable du nouveau sanctuaire. Sa popularité fit complètement oublier saint Gousian, et si la tradition avait conservé le souvenir d'un vieux moine mort jadis à Beauvoir en odeur de sainteté,

le peuple avait oublié jusqu'à son nom. Ce n'est qu'au siècle dernier que la Commission chargée par Mgr Bails de composer le Propre diocésain mit son culte en honneur et l'inscrivit au Bréviaire de Luçon, à la date du 27 novembre, sous le titre de Saint Goustan de Beauvoir.

De tout temps, il n'y eut jamais à Beauvoir qu'une seule paroisse. Les preuves qu'on en pourrait donner sont multiples : le 12 février 1152, l'évêque de Poitiers, Gilbert de la Porée, reconnaissait à l'abbé de Tournus le droit exclusif de nommer *le* chapelain ou vicaire perpétuel de Beauvoir (1) ; une charte de l'abbaye d'Orbestier de juillet 1268, relative à Beauvoir, porte : « ... *en la paroisse d'icelles ville meismes...* » (2). L'archidiacre Marchant, en 1533, ne qualifie nullement Saint-Nicolas, comme on l'a dit à tort — Ch. de Sourdeval, Ch.-Ed. Gallet... —, d'église paroissiale. Ce titre est réservé uniquement à Saint-Philbert : « *Hâc diē decima quinta mensis marci anno Dni millesimo quingentesimo XXXIII^e visitata fuit ecclesia parochialis Scti Philiberti de Belveario supra mare...* ». Et le clergé de Beauvoir comprenait alors uniquement, à part les vingt-et-un bénéficiers attachés aux différentes chapellenies de la paroisse, *un* prieur, *un* curé et *un* vicaire. Rien de spécial pour Saint-Nicolas qui figure tout simplement dans la liste des chapellenies, et parfois même sous l'appellation de chapelle — « ... *in capella Scti Nicolai...* » — comme d'ailleurs dans mainte charte ancienne (3).

Saint-Nicolas disparut pendant les Guerres de Religion, vers la fin du XVI^e siècle. En dehors de son existence, nous ne savons rien d'elle, ni de son architecture, ni de son histoire, ni des fêtes qui ont pu se dérouler dans son enceinte. Un cimetière l'entourait,

(1) Juénin : *Histoire de l'abbaye de Tournus*, p. 164.

(2) Cartulaire d'Orbestier, *Archives historiques du Poitou*, T. VI, p. 69.

(3) Notamment le 11 août 1458 : « ...la chapelle de Sct Nicollas... » (*Chartrier de la Garnache*, Arch. Vendée, 26 J. 23).

qui a été coupé en deux en 1837 par le tracé de la route stratégique du Pont du Fresne à la Barre-de-Monts (aujourd'hui R. N. 758, de Nantes à Beauvoir) ; de nombreux ossements ont été découverts à cette occasion et transférés dans le cimetière actuel.

Son emplacement fut longtemps marqué par une croix de fonte, très ancienne, mentionnée dans de nombreux actes sous le nom de *Croix de Saint-Nicolas* et figurant sur les plans de Masse (1704). Une statue de la Vierge, bénite le 20 août 1875 par Mgr. Le Coq, évêque de Luçon, l'a remplacée ; pour des raisons particulières, elle a été transférée en 1943 au carrefour de la Roulière.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE SAINT-PHILBERT

Son histoire

L'église Saint-Philbert est aujourd'hui la seule église de Beauvoir ; ancienne église du prieuré de ce nom, fondé vers 675-680, elle fut, dès les origines et de tout temps, la seule église paroissiale de Beauvoir.

*
**

Maintes fois s'est modifié, au cours des temps, l'aspect de la cité, des maisons nouvelles ont remplacé les anciennes, des rues, des routes ont été tracées... Solidement assis sur ses piles massives, le vieux clocher assiste impassible à tous les changements. A ses pieds, depuis les jours lointains du moyen âge, ont défilé des générations de fidèles, des légions de clercs et de moines. Il a vu passer les émeutes, les guerres, les révolutions, les soudards anglais de la Guerre de Cent ans, les gens d'armes d'Olivier de Clisson, les fanatiques des Guerres de Religion, les paysans de l'insurrection vendéenne et les colonnes infernales de la Convention et, pouvons-nous ajouter, les Allemands de 1940... Les Huguenots se sont acharnés sur sa robe de pierre, mais vainement : leurs imprécations et leurs coups ne l'ont pas ébranlé, non plus que ne l'ont ému les plaisanteries du roi Vert-Galant...

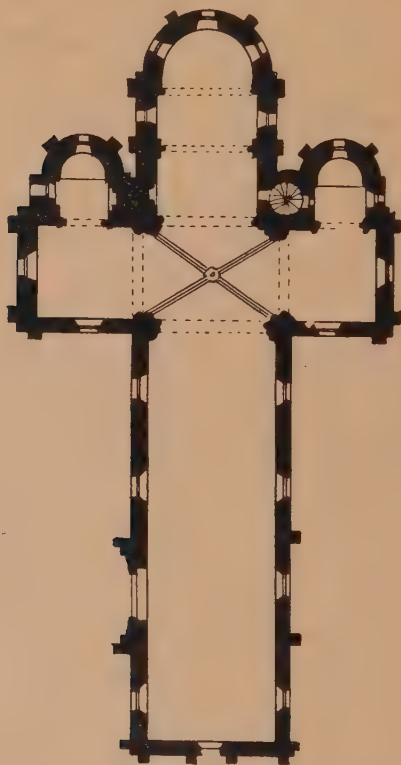
Par les mêmes baies, depuis des siècles, les cloches lancent les mêmes appels, sonnant les fêtes et les deuils des vivants, comme elles saluèrent les baptêmes, les mariages, les sépultures de ceux qui vécurent ici, qui s'agenouillèrent sur les mêmes dalles, en proie aux mêmes difficultés, aux mêmes angoisses, répétant les mêmes prières, écoutant les mêmes paroles de vie...

Au milieu de l'évolution générale de toutes choses et du tourbillon qui emporte notre pauvre monde, notre vieux clocher, dans son archaïque tournure, demeure, accueillant et fidèle, symbole de nos traditions les plus chères et de nos immuables espérances...

*
**

L'église Saint-Philbert de Beauvoir est, sans contredit, l'une des plus anciennes et des plus remarquables de

la contrée. Son intérêt a été signalé à maintes reprises, non seulement par les historiens locaux, Ch. Mourain de Sourdeval (1), Ch.-Ed. Gallet, l'abbé Ch. Gre-



L'église de Beauvoir au XII^e siècle

lier (2) et autres, mais encore par des archéologues tels que Camille Enlart, dans son *Manuel d'Archéologie française* (3), et Robert de Lasteyrie dans son monumental

(1) *Notice sur les châteaux et seigneuries de la Garnache et Beauvoir-sur-Mer*, Revue des Provinces de l'Ouest, 1857, T. V, p. 92.

(2) Congrès archéologique de France, Angers, 1910, T. I. pp. 238-239.

(3) *Architecture religieuse*, T. II, pp. 464, 474, 498.

ouvrage sur l'*Architecture religieuse en France*. L'édifice, enfin, a été inscrit, le 29 octobre 1926, sur l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Le chœur et le transept, d'une belle venue, de même que le grand portail, sont particulièrement admirés des connaisseurs.

Construite, dans ses parties essentielles, aux XI^e et XII^e siècles, en forme de croix latine, notre église reçut, dans la suite, diverses adjonctions — les collatéraux de la nef, XIV^e s. (Nord) et 1840 (Sud) — qui lui donnèrent son aspect définitif.

L'église d'Ampennum, ruinée et rebâtie plusieurs fois, était devenue, vers la fin du X^e siècle, une vaste construction dont la nef actuelle atteste encore l'importance. Sans doute se terminait-elle, du côté de l'orient, par un chevet formant chœur, mais du plan et de la forme de celui-ci nous ne savons rien, car cette partie disparut au XII^e siècle pour faire place à la construction romane qui est parvenue jusqu'à nous.

L'église se présentait alors sous l'aspect d'une croix latine — chœur, transept, nef — le clocher surmontant, suivant la coutume poitevine, le carré du transept.

L'époque ogivale devait modifier assez profondément cette ordonnance, d'abord par l'adjonction sur le flanc septentrional de l'édifice, au XIV^e siècle, d'un collatéral dont les dimensions pourraient en imposer, bien que ce ne soit pas le cas, pour une seconde nef. Déjà, on avait dû, à une époque légèrement antérieure, dans le courant du XIII^e siècle, reconstruire le pignon occidental de la nef elle-même, dans lequel s'ouvre une baie en tiers-point. Enfin, la baie centrale du chœur fut alors transformée en une vaste ouverture à fenestration gothique (1), dont on peut voir encore les contours à l'extérieur.

Tel devait être, pendant près d'un demi-millénaire, jusqu'à la construction de la nef de Sainte-Anne, en 1840, l'aspect extérieur de l'église de Beauvoir : durant cette longue période, seules intervinrent, en effet,

(1) Le fait n'est pas exceptionnel : parmi les églises bas-poitevines, Velluire, Montreuil-sur-Mer, Saint-Jean d'Orbestier.. en sont des exemples encore existants.

des modifications intérieures nécessitées par les événements ou imposées par le goût du jour.

**

Pendant tout le moyen âge, l'église fut le lieu où se tinrent les grandes assemblées intéressant non seulement le spirituel, mais encore, bien souvent, les affaires temporelles de la paroisse. C'est devant la grande porte que s'assemblait, généralement le dimanche, à l'issue de la grand'messe, le *général* de la paroisse, pour discuter des affaires de la communauté.

Le 25 juillet 1201, notamment, jour de la Saint-Jacques, étaient assemblés dans cette église Pierre V, seigneur de la Garnache, son frère Kalon, son fils Pierre et Agnès, sa mère, puis Fr. Jehan, abbé de la Graine-tière, Guillaume, abbé de l'Isle-Chauvet, un moine du Pilier, un autre nommé Arnaud, et divers notables du pays. Solennellement, Pierre de la Garnache donnait, de leur plein consentement, à l'abbaye Notre-Dame de Buzay, Reinier Bardon et ses héritiers, avec leurs biens, livres de tout droit (1).

Seigneurs et prélats, abbés et évêques, passèrent dans ses murs, en particulier, en mai 1305, l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth, qui, la même année, devait devenir le pape Clément V.

Bien que le château-fort ait été, pendant les longues péripéties de la guerre de Cent ans, l'enjeu de plusieurs combats, Beauvoir ne semble pas avoir eu trop à souffrir des événements. Il n'en fut pas de même, on l'a vu, à la fin du XVI^e siècle, pendant les guerres de Religion. L'église Saint-Nicolas disparut dans la tourmente ; Saint-Philbert subsista, mais en sortit dans un état lamentable.

Le 15 mai 1603, l'évêque de Nantes, Charles de Bourgneuf (2), le siège de Luçon étant vacant, procédait à la purification de l'église, profanée par la guerre civile, *jam dudum bellorum civilium injuria pollutam...*

(1) Arch. Loire-Inf., H, 24 (vidimus de 1268). — An. Soc. Enc. Vendée, 1904, p. 195.

(2) Evêque de Nantes d'octobre 1556 à juillet 1617.

Grâce à Messire Baptiste Bareteau, curé de Beauvoir, qui, le 28 octobre 1674, alors « dans son lit de mort », en fit transcrire le texte, dont l'original a disparu, sur les registres paroissiaux, la relation de cette cérémonie a été conservée. On aura plaisir, sans doute, à trouver reproduite ici cette page d'histoire locale, rédigée, comme il se doit, en latin, mais dont voici la traduction :

« Nous, Charles, évêque de Nantes, faisons savoir à tous et attestons que ce jour quinze du mois de mai nous avons réconcilié, suivant les rites de la Sainte Eglise Romaine, l'église paroissiale de Beauvoir, récemment profanée par les souillures des guerres civiles, et que nous en avons consacré et dédié le grand autel à la gloire de Dieu, ainsi qu'à la mémoire et au nom de saint Philbert. En foi de quoi nous avons écrit ces présentes de notre main, tout cela à la prière de Messieurs les doyen et chanoines du vénérable Chapitre de Luçon, le siège étant vacant. Fait le même jour 15 Mai 1603.

CHARLES, évêque de Nantes ».



Le XVII^e siècle fut une époque de restauration et d'embellissements dans le style de la Renaissance. alors à l'honneur.

En fait, ni les murs, ni les voûtes de pierre, solidement construites, n'avaient souffert des dévastations huguenotes, mais les statues avaient été mutilées, les autels renversés, les meneaux gothiques brisés. Des rétables classiques vinrent s'adosser aux murs et boucher les baies veuves de leurs vitraux ; des boiseries, des stalles disparues depuis lors, des tableaux que l'on peut voir encore appendus aux murs des bas-côtés transformèrent complètement l'aspect intérieur de l'édifice.

Le chœur vit sa baie ogivale médiane disparaître derrière l'appareil d'un immense rétable, tandis que les deux latérales, diminuées de hauteur et de largeur, ouvraient leurs cintres au milieu des plâtrages ornés de motifs variés. De ce rétable, qui a subsisté jusqu'en 1883, il ne reste plus que des colonnes de marbre gris-

bleu, éparses ici et là. L'autel, de bois sculpté, auquel il servait de cadre, occupe actuellement la chapelle de la Vierge, au centre d'un rétable portant la date de 1649.

L'absidiole méridionale fut, dans ces transformations, la plus éprouvée : son ouverture murée sur le transept, elle disparut pour former ou agrandir la sacristie. Du moins ne la démolit-on point, comme on le fit en certains endroits, à Sallertaine, par exemple, ce qui rendit possible sa restauration au siècle dernier.

Quatre rétables furent également posés, en 1623, dans le transept : deux aux pignons, Sainte-Anne et l'Ange gardien, et deux autres, encastrés dans les piles du clocher, à l'entrée du chœur, Saint-André et Saint-Jean, certainement dédiés par le curé et le vicaire d'alors — André Erard et Jehan Viaud — à leurs saints patrons respectifs.



A la Révolution, après la cessation du culte et pendant les troubles de l'insurrection vendéenne, l'église fut convertie en caserne, en grenier et en écurie. Cette transformation utilitaire la sauva de la destruction. Les fourrages étaient amoncelés dans le chœur, depuis le pavé jusqu'à la voûte ; les soldats couchaient dans la grande nef ; les chevaux occupaient le bas-côté de la Vierge.

On rapporte, dit Ch.-Ed. Gallet, « que cet édifice, devenu propriété nationale, fut mis en vente au prix de 600 francs et ne trouva pas d'acquéreur ».

C'est en l'an VI (1798) qu'il fut question d'aliéner les églises. Une certaine détente s'était produite au début de 1797 et le culte avait repris en de nombreuses paroisses vendéennes, à Beauvoir notamment où le curé Gergaud avait séjourné pendant l'été. Mais, à la suite du coup d'Etat de Fructidor, les prêtres réfractaires avaient dû se cacher de nouveau.

Le culte était alors aboli officiellement et les églises abandonnées. L'agent municipal de Saint-Gervais, Louis-Lazare Gautreau, écrivait au Département le 28 thermidor an VI (15 juillet 1798) :

« ... J'ai envoyé à l'Administration centrale l'estimation des églises de notre canton et dans la quinzaine elles vont être vendues ; vous pouvez croire que ceci fait jaser et ce d'autant plus que les églises voisines ne le sont pas. Pourquoi donc les experts de la Nation ne les ont-ils pas estimées ainsy que les autres domaines de la République ? la plupart sans doute pour faire leurs *bons apôtres*, ainsy que la nôtre d'icy (Saint-Gervais) qui donna sa démission d'expert parce qu'il falloit estimer l'église...

« Les clochers de la côte peuvent être réservés, mais à Châteauneuf, Bois-de-Céné, la Garnache, Soullans, Saint-Cristophe, Sallartaine et autres, les églises ne servent à rien et se dégradent, rien n'empêche donc qu'on les vende de suite... » (1).

Mais dans le Marais, les églises ne tentèrent personne, pas même ceux qui avaient embrassé avec le plus d'ardeur la cause révolutionnaire, et elles retrouvèrent, tout naturellement, quelque deux ans plus tard à peine, leur destination traditionnelle.

L'église de Beauvoir, en réalité, n'avait pas eu trop à souffrir des événements. Seule la sacristie avait été incendiée par les Colonnes infernales en même temps qu'une cinquantaine de maisons de la ville. Toutefois, vers 1798, le clocher « menaçait ruine par suite de l'incendie causé par le feu du ciel » et se trouvait « dans un état de dégradation faisant craindre pour les maisons voisines et l'intérieur de l'église ».

L'empereur Napoléon ayant, lors de son passage en Vendée, accordé une subvention de 300.000 francs pour la reconstruction des églises et des presbytères du département, une somme de 2.000 francs fut dévolue à la commune de Beauvoir. D'accord avec l'abbé Gergaud, le Conseil municipal attribua cette somme aux réparations du clocher et de la sacristie (12 août 1809). Mais la délibération ne fut pas approuvée par le préfet et la subvention employée finalement à l'acquisition du presbytère actuel (30 octobre 1810).

■
**

Cependant, l'église étant devenue trop petite, surtout depuis l'annexion de la Crosnière, dont l'église avait

(1) *Archives Vendée*, L. 199.

été détruite pendant la Révolution, le Conseil de Fabrique décida, en 1839, l'adjonction à la nef d'un second bas-côté (1). Celui-ci fut construit l'année suivante ainsi que l'atteste une plaque de marbre noir incrustée dans le pavé :

1840

CETTE 3^e NEF DE SAINTE ANNE A ÉTÉ CONSTRUITE
PAR LES SOINS DE MR. R. SOULET
CURÉ DE CETTE PAROISSE
ET DE MM. J.-B. MIGNON, MAIRE
L. DUPONT, J. GAUTHIER, VINCENT
IMBERT ET BURGAUD
MARGUILLIERS

(1) Délibération du 7 avril 1839.

La Municipalité, de son côté, se montrait très favorable au projet, tout en déclarant (8 mars 1840) « ne pouvoir rien mettre à la charge de la commune pour l'exécution des dits travaux ».

Du Maire de Beauvoir au Préfet de la Vendée, 18 février 1840 : « Le Conseil de Fabrique se propose de faire exécuter des travaux importants à l'église de Beauvoir... Je crois qu'il y aurait avantage à faire à l'église l'agrandissement projeté, agrandissement qui entrerait, je crois, dans les prévisions de ceux qui ont commencé ce monument (a). Ce qui le fait supposer, c'est que, au bout de la nef à construire, se trouve une arcade simplement bouchée, laquelle devait être destinée à faire communiquer la troisième nef avec le reste de l'église (b). C'est par elle que la communication aura lieu si les travaux s'exécutent.

« En outre, le mur dans lequel on propose d'ouvrir des arcades n'est pas bon... et il est bien probable qu'avant peu on soit obligé de le reconstruire en entier... Il se peut que la confection d'arcades cintrées, l'appui des pièces de charpente qui lieront avec le mur nouveau et sa mise à l'abri le consolident beaucoup.

« La Fabrique peut aujourd'hui faire cette dépense. Elle ne le pourrait peut-être pas à une autre époque, pourquoi il me semble qu'il serait bon de profiter de la circonstance... ».

Adjudication des travaux le 3 août 1840 à Louis Barreau, marchand et entrepreneur.

a) Rien n'est moins sûr : le plan primitif était d'une croix latine.

b) Cette arcade était tout simplement la communication avec le cloître du prieuré.

Vers le même temps, rapporte Ch.-Ed. Gallet, « on exhaussa aussi le pignon de l'ouest, la nef et le portail du nord, pour les raccorder avec les nouvelles constructions. Malheureusement, les quatre arcades et les fenêtres du bas-côté neuf furent arrondies en plein cintre, au lieu d'être terminées en ogive. L'église perdit ainsi presque tout son caractère primitif. Elle est aujourd'hui vaste, propre et bien éclairée, mais la partie moderne est complètement dépourvue de style ».

L'exhaussement des murs est parfaitement visible extérieurement, la maçonnerie de 1840 tranchant nettement sur le bel appareillage gothique et, à l'intérieur, le tillage surélevé laisse sans emploi les modillons qui le soutenaient primitivement. Le dallage de la nef et des collatéraux date également de cette époque et, dans ces travaux, disparurent les derniers vestiges des baies primitives de la nef, dont il est absolument impossible de se faire aujourd'hui la moindre idée (1).

*

**

Enfin, en 1883-1884, le chœur et le transept devaient être, à leur tour, l'objet d'importantes restaurations. Depuis longtemps déjà, les plâtres et stucs du grand rétable se dégradent et l'installation, en 1857, de l'autel majeur dans la première travée du chœur n'avait fait qu'accentuer l'impression de délabrement, à tel point que Mgr Catteau, lors de sa visite pastorale de 1881, insistait pour que l'on fit « disparaître tous les plâtres dont on a revêtu la construction primitive ». Des raisons tout autres qu'esthétiques allaient bientôt commander l'urgence. Peu après, un cul-de-lampe de colonne se détachait et s'écroulait dans le chœur, tandis que les piliers du transept accusaient un fléchisse-

(1) A moins que les traces de certaines subsistent encore dans le vieux mur car, en plus du percement des arcades (de 3 m. 80 de largeur sur 3 m. de hauteur) et de la construction d'un nouveau mur au midi, l'adjudicataire des travaux de 1840 devait « boucher quatre vitraux... sans en extraire les pierres de taille qui les forment ». Un repiquage du mur mettrait certainement au jour ces encadrements.

ment inquiétant : une large fissure s'était produite entre les colonnes de la pile Nord-Est et le mur voisin ; le clocher menaçait ainsi de s'écrouler et d'entraîner dans sa chute le transept et une partie du chœur.

Sur le conseil de l'architecte départemental, aussitôt mandé, les travaux commencèrent dès octobre 1882 par l'étaiyage des grands arcs. L'enlèvement des petits rétables du transept montra que l'on n'avait pas craint, en 1623, de couper les colonnes elles-mêmes pour les encastrer dans leur épaisseur, sans se soucier du clocher, dont la masse énorme avait, à la longue, provoqué un véritable écrasement des plâtres et tuffeaux.

Les quatre piles du transept furent reprises en sous-œuvre et complétées, le chœur débarrassé de toutes les additions du XVII^e siècle, les colonnes et les baies restaurées dans leur état original. La voûte fut repiquée et recrépie dans sa majeure partie : c'est alors que disparurent les peintures dont elle était ornée et que les Anciens nous ont dit représenter une sorte de Père Éternel. Ces fresques dataient peut-être de la Renaissance, mais on peut se demander s'il ne s'agissait pas là d'un Dieu de majesté du XIV^e ou XV^e siècle, tel qu'en conservent encore quelques vieilles églises. La question est insoluble, tout comme sont vains désormais les regrets que l'on pourrait exprimer de leur disparition.

Enfin, la couverture des croisillons fut remaniée et le faîtage reporté au niveau du chœur, la tête des pignons et des contreforts reprise et pourvue de rampants en pierre de taille ; une grande baie ouverte dans chaque pignon. L'absidiole Sud fut restaurée et un arc-doubleau établi à l'entrée de la nef de Sainte-Anne.

Depuis lors, aucune modification n'est survenue dans l'architecture de l'église de Beauvoir. Mais il serait vain de se dissimuler que l'état de l'édifice nécessitera, à plus ou moins longue échéance, de nouveaux travaux : le tillage des nefs menace ruine et pourrait être remplacé par un système de voûtement plus moderne et plus esthétique ; de même les baies pourraient être stylisées avec goût ; enfin, les colonnes et les voûtes du chœur et du transept demanderaient à être débarrassées des multiples couches de badigeon qu'elles ont reçues, afin de rendre à la pierre sa pureté primitive.



Description et étude archéologique

Dans son état actuel, l'église de Beauvoir se présente sous l'aspect d'une vaste bâtisse rectangulaire, à peu près régulière si l'on néglige la demi-circonférence du chœur, dominée par la masse carrée, trapue, du clocher, établi sur l'intertransept et coiffé d'une pyramide d'ardoises.

Sa longueur totale intérieure est de 48 m. 30 et sa largeur (nef et collatéraux) de 21 m. 50 (1).

Elle est orientée, comme il était de règle jadis, cependant le chevet est notablement dévié vers le Sud et l'axe du monument fait avec la ligne géographique Est-Ouest un angle d'environ 36°, ce qui en fait un édifice axé sur l'Orient d'hiver.

On note également une différence assez marquée des axes du chœur et de la nef — 15° environ —, le chœur paraissant incliné au midi ; on ne saurait attribuer cette particularité à une intention mystique voulue, car il y a de plus, au niveau du raccordement du transept et de la nef un décalage des deux axes (de 25 à 30 cm. environ), et ces irrégularités indiquent tout simplement que ces deux parties de l'église appartiennent à deux campagnes de construction différentes.

Malgré l'exhaussement du pavé au siècle dernier,

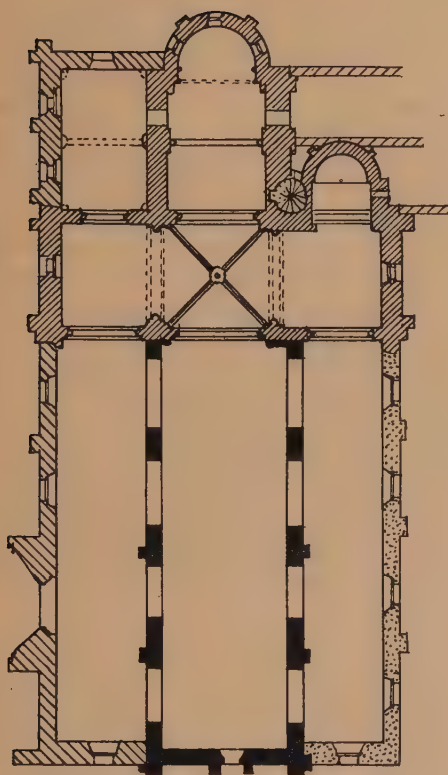
(1) Voici les dimensions des différentes parties de l'église :

Longueur totale extérieure du chevet du chœur à la petite porte : 50 m. 40.

Longueur du chœur : 13 m. ;
du transept : 7 m. 80 ;
de la nef : 27 m. 50.

Largeur totale intérieure : 22 m. au niveau du transept, et 21 m. 50 au niveau de la nef (bas-côtés compris).

Largeur du chœur : 6 m. 50 ;
du transept : 8 m. 50 ;
de la nef : 8 m. 50 ;
de l'absidiole et du bas-côté Nord : 6 m. 40 ;
du bas-côté Sud : 5 m.



Echelle
1/500^e

Eglise de Beauvoir-sur-Mer
Etat actuel

	X-XI ^e Siècle
	XII ^e -
	XIV ^e -
	XVII ^e -
	1840

l'édifice est encore en contre-bas des terrains environnants, puisqu'il faut descendre quatre marches en y entrant par le portail septentrional. Le sol des routes et chemins a été partout surélevé progressivement depuis le Moyen Age et le dallage des vieilles églises a dû être modifié en conséquence : pour éviter les inondations, le pavé de l'église de Noirmoutier a été haussé de 1 m. 20 environ au XVII^e siècle ; des fouilles ont fait retrouver le dallage primitif de l'ancienne église de Challans à 1 m. 50 au-dessous de celui du XIX^e siècle et celui de Sallertaine à 50 cm. au-dessous du carrelage moderne.

De semblables travaux feraient sans doute retrouver également à Beauvoir le sol primitif : peut-être était-il constitué, comme dans beaucoup de vieilles églises, par des pierres tombales, encore que celles-ci, en raison de l'absence de matériaux, soient rares dans le Marais. Une seule subsiste, placée devant la grande porte et occupant toute la largeur de l'allée qui donne accès à la nef ; usée par les pas des fidèles, sa surface est absolument lisse et ne présente aucune trace d'inscription.

**

Intérieur : Chœur

Le *chœur* comporte trois travées, les deux premières rectangulaires et sensiblement égales, séparées par un arc-doubleau, voûtées en berceau brisé ; la troisième, semi-circulaire et voûtée en cul-de-four. Chœur roman poitevin typique, comme ceux de Vouvant, Mareuil-sur-Lay, Venansault, La Chaize-Giraud, Angles, Oulmes et autres, mais dont il faut admirer les harmonieuses proportions . 13 m. de profondeur — c'est un chœur bénédictin — sur 6 m. 50 de largeur.

L'abside est éclairée par trois baies identiques en tiers-point, aux piédroits ornés d'une colonnette, avec l'appui taillé en talus régulier, largement ébrasées vers l'intérieur, de telle sorte que les parois latérales progressivement divergentes et procédant ensuite par ressauts à arêtes vives, elles ne sont plus finalement séparées que par un pilier avec colonne cylindrique engagée.

La restauration de 1883, si logique qu'elle ait été, n'a pas restitué au chœur de Beauvoir sa perfection originale. Au XII^e siècle, il y avait de plus deux autres baies, une de chaque côté, dans la travée médiane, au centre des arcades latérales ; elles existent toujours d'ailleurs : leurs embrasures, à peine dissimulées par de simples cloisons de briques, se devinent encore sous la couche de badigeon qui, uniformément, recouvre la paroi. A l'extérieur, du côté du midi, le sommet de l'arc est parfaitement visible, surmonté d'un oculus qui devait éclairer les combles. L'ornementation se complétait par des arcades aveugles reproduisant le tracé des baies dans les parois latérales de la travée proximale du transept.

Ces cinq baies étaient de règle dans les églises romanes poitevines de quelque importance : on les trouve encore, mais arrondies en plein cintre, à Maillezaïs, la Chaise-Giraud, la Chapelle-Achard, Oulmes, Venansault, les Moutiers et Mareuil-sur-le-Lay, Quinquenaumont, Aubigny, Sallertaine...

Enfin, l'accès à l'escalier du clocher se faisait primitivement, avant que n'existât la sacristie — qui ne date que du XVII^e siècle —, par une porte ouvrant dans la première travée du chœur, tout contre la pile Sud-Est du transept. C'est sous le seuil de cette porte que reposerait, suivant la tradition, le corps de « vénérable et discret Messire Jérosme Paynot, curé de céans, décédé le quatriesme jour de may 1758, feste de l'Ascension, sur la fin de la messe paroissiale qu'il célébroit lui-mesme, au moment qu'il preschoit le mystère du jour » et qui fut inhumé le surlendemain 6 mai dans le chœur de son église. Cette porte, dont l'usage cessa sans doute dans le courant du XVIII^e siècle, longtemps cachée ensuite par les boiseries des stalles, ne fut définitivement obstruée que lors des derniers travaux de restauration ; son embrasure, arrondie en plein cintre, est très reconnaissable extérieurement dans la tourelle du clocher (Plan ci-après, D).

La surélévation du sanctuaire par rapport à la nef, très marquée encore en dépit de l'exhaussement moderne du sol de celle-ci, incite à se demander s'il n'y

aurait pas, comme en certaines autres églises romanes, une crypte sous le chœur. Il ne le semble pas, mais seules des fouilles pourraient résoudre la question.

Absidioles

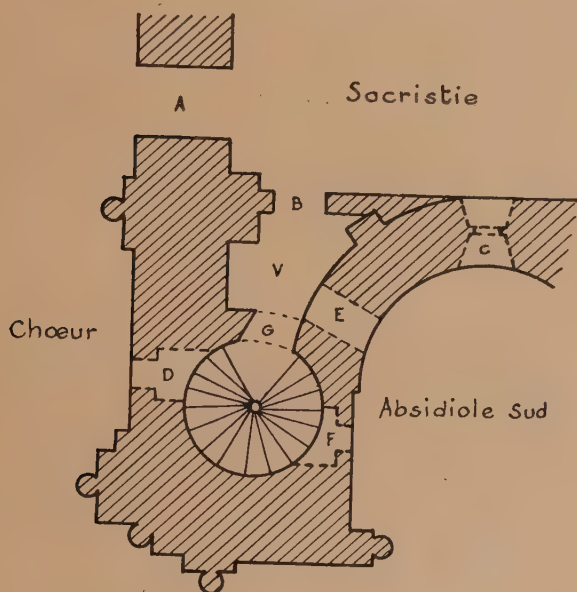
De part et d'autre du chœur se trouve une absidiole, indépendante de celui-ci et s'ouvrant sur le transept par des arcs doubleaux en tiers-point, de profil quadrangulaire à arêtes vives, comme ceux du chœur et de l'intertransept, retombant sur des colonnes cylindriques engagées.

L'absidiole Sud, chapelle actuelle de Saint-Goustan, incontestablement contemporaine du chœur, en reproduit, toutes proportions gardées, la forme et l'aspect. Relativement exigüe, à cause de l'escalier du clocher, elle se compose de deux travées, la première voûtée en berceau brisé et la seconde en cul-de-four. Transformée en sacristie au XVII^e siècle, elle a été restaurée en 1884 dans son état primitif, sauf en ce qui concerne les ouvertures. Elle présentait à l'origine une baie centrale, comme il était de règle à l'époque (Mareuil, Aubigny, Saint-Jean d'Orbestier, la Grainetière, Sallertaine...) et, de plus, deux baies latérales s'ouvrant au centre de la travée rectangulaire. De celles-ci, l'une, au Sud, a été remplacée par une porte ouvrant dans le petit cimetière, qui a fait place elle-même à la porte de la sacristie en 1929 — l'esthétique aurait gagné à ce que celle-ci, semblable à celles du chœur, eût été ouverte exactement dans l'axe de la travée — ; l'autre éclairait l'escalier du clocher : on trouve, en effet, dans la tourelle, au niveau des 6^e et 7^e marches — c'est-à-dire à 1 m. 35 environ du niveau du sol —, traces d'une ouverture assez grande (1 m. 16 × 0 m. 73) obstruée à une époque indéterminée par un blocage de maçonnerie, qui semble correspondre au centre de la travée de l'absidiole et devait jouer ainsi un double rôle d'ornementation et d'éclairage d'un tournant d'escalier particulièrement obscur.

L'absidiole Nord, ou Chapelle de la Vierge, construite à la fin du XIV^e siècle et composée de deux tra-

vées rectangulaires à chevet droit, se présente comme un véritable collatéral du chœur.

On ne sait rien de sa disposition originale, mais il



Escalier du Clocher

- A - Porte faisant communiquer actuellement le chœur à la sacristie.
- B - Porte d'accès à l'escalier du clocher.
- C - Baie centrale de l'absidiole aveuglée au XVII^e s.
- D - Ancienne porte d'accès de l'escalier du clocher, ouvrant dans la 3^e travée du chœur, sous laquelle repose le corps du curé Paynot (1758).
- E - Porte établie au XVII^e siècle pour faire communiquer sacristie et absidiole. Bouchée en 1884.
- F - Baie éclairant l'escalier du clocher, probablement obstruée au XVII^e s.
- V - Vestibule du clocher.

y a tout lieu de croire qu'elle était identique, ou à peu près, à l'absidiole opposée. On en retrouverait certai-

nement les fondations sous le dallage de la chapelle ogivale.

Si l'on en juge par le relief extérieur des murs, celle-ci fut éclairée au XIV^e siècle, et sans doute jusqu'aux Guerres de Religion, par trois grandes baies fort différentes des affreuses fenêtres pseudo-gothiques actuelles. Le chevet présentait en son centre une grande baie en tiers-point dont les contours et le remplage sont encore très visibles du dehors et qui semble avoir été une réplique de celle qui orne le pignon occidental du bas-côté de la nef correspondant. Deux autres baies s'ouvraient dans le mur septentrional : la plus rapprochée du chevet était aussi une ouverture en arc brisé, dont les contours seuls sont apparents ; l'autre était une immense fenêtre carrée, dont l'encadrement est parfaitement conservé. Cette large ouverture, de trois mètres sur trois environ, était-elle divisée en plusieurs compartiments par des meneaux plus ou moins ouvragés ou par un fenestrage de bois ? Il est impossible de le déterminer actuellement. De telles baies semblent être relativement rares, mentionnons toutefois celle du croisillon Sud de la Chaize-Giraud, et aussi les deux baies du chœur de la chapelle du château de Lancreau, à Champocé, en Anjou.

Cette absidiole communiquait-elle primitivement avec le chœur ? Le rapport de l'architecte chargé de la restauration de 1883, qui avait songé à établir des arcs-doubleaux entre ces deux sanctuaires, le laisse supposer, mais on peut se demander si les « arcatures avec ouvertures » dont il parle, « pratiquées dans le mur du chœur » et « masquées par des cloisons », ne sont pas tout simplement les baies romanes que nous avons signalées dans le chœur. En tout cas, le projet ne fut pas réalisé et les *cloisons* existent toujours. Là encore, il faudrait voir ce qu'il y a exactement derrière elles...

Cette chapelle, enfin, possède des voûtes ogivales, mais celles-ci, en briques, ne datent que de 1860 : c'est alors, en effet, qu'on lui donna « cet aspect gothique qu'elle présente aujourd'hui ». Il est à croire que, malgré la présence, à l'extérieure, de gros conforfs massifs, cette absidiole ne reçut, au XIV^e siècle, en fait de voute, qu'un simple tillage de bois, aucun

vestige de voûte de pierre ne subsiste dans les combles et l'on sait que, dans l'Ouest, à l'époque, ce système de voûtement connut une vogue certaine, à telle enseigne que nombre d'églises bretonnes, même importantes, ne sont pas autrement recouvertes.

Telle qu'elle est actuellement, et malgré son rétable Renaissance, cette chapelle n'ajoute rien à l'intérêt de l'église de Beauvoir et il est permis de regretter l'absidiole romane dont elle occupe l'emplacement. Il n'en reste pas moins qu'une restauration intelligente — qui s'imposera tôt ou tard — pourrait lui donner un certain cachet.

Transept

Les croisillons sont, de même que les deux premières travées du chœur, simplement voûtés en berceau brisés. Ils sont largement éclairés par deux grandes baies symétriques ouvertes dans leur pignon. Il est regrettable que ces baies, transformées en 1884 et qui sont des répliques de celles du transept de Noirmoutier, rompent, par leur tracé cintré, l'harmonie des arcs en tiers-point originaux de l'église, mais on ne peut nier qu'elles aient néanmoins fort belle allure. Des vitraux modernes, dûs au maître-verrier Raphaël Lardeur, y ont été récemment posés (1934, 1936) : d'inégale réussite, ils représentent *l'Annonciation* et *l'Assomption de la Vierge*.

Quand au carré du transept, c'est incontestablement la partie essentielle de l'édifice : sans lui, malgré la pureté de ses lignes, le chœur ne serait qu'une des productions de l'art roman poitevin, surclassée par beaucoup d'autres ; son transept fait de l'église de Beauvoir l'un des rares témoins de l'art de transition dans la province.

Cette travée est recouverte, en effet, d'une voûte ogivale bombée, cupuliforme ou domicale, à quatre nervures massives s'entrecroisant au sommet de l'arc sans clef de voûte. Quadrangulaires à leur partie postérieure, qui fait corps avec la voûte elle-même, ces nervures

présentent à leur partie antérieure, libre, trois tores ou boudins accolés, le tore central étant plus saillant et plus gros que les boudins latéraux. Cette voûte, autant qu'il est possible de s'en rendre compte par l'examen de l'extrados, l'intrados ayant été enduit ou badigeonné à maintes reprises, semble être construite, comme beaucoup d'autres voûtes de la région, en une sorte de blocage de 50 à 60 centimètres d'épaisseur. Elle s'est conservée absolument intacte depuis son édification, à part quelques retouches peu importantes : ainsi, dans l'angle méridional, voit-on, du clocher, les contours d'un large orifice que l'on dut y ménager pour l'installation des cloches.

Les nervures retombent aux quatre angles sur de grosses piles composées, très sobrement ornées, semi-cruciformes, avec une colonne engagée à leur extrémité libre et deux autres colonnes cylindriques dans les angles rentrants (1).

Voûte d'ogives primitive évidemment et des plus anciennes. Car, en dépit de sa relative perfection, il suffit d'un peu d'attention pour remarquer que les tores ne sont pas d'une régularité parfaite, que la nervure du Nord-Ouest est légèrement tordue sur son axe et que la retombée des ogives orientales ne se fait pas très exactement dans l'axe des colonnes destinées à les recevoir.

Mais ce sont là petits détails qui n'altèrent nullement l'impression de hardiesse que donne l'ampleur, la hauteur de cette calotte dont le sommet dépasse de deux mètres environ la pointe des doubleaux, car il s'agit, en fait, d'une véritable voûte domicale, s'inscrivant dans la ligne des traditions architecturales romanes et tenant lieu, à cette place, des coupoles dont les vieux maîtres d'œuvre poitevins avaient coutume de recouvrir la travée qui supporte le clocher.

(1) La pile Sud-Ouest, soit qu'elle ait été construite la dernière, soit qu'elle ait été reprise ultérieurement, s'ornait primitivement, à ses parties libres, de trois colonnes engagées sur plan triflé. Cette disposition a été modifiée du côté Nord lors des travaux de 1884, mais subsiste encore à l'Est. Seule, d'ailleurs, la colonne centrale joue un rôle utile, les deux latérales n'étant que décoratives.

3. REMAUD (Pierre-François), né à Chavagnes-en-Pail-
lers en 1756. Vicaire à Chavagnes, interdit par Mgr
de Mercy. Précepteur dans la famille de Guerry de
Beauregard. Aumônier de Charette. Curé de Maché.
† le 25 septembre 1830.
4. RENAUD (Pierre-Charles), né en 1748. Prêtre en
1776. Vicaire à Maillezais. Prêtre-Instituteur à Mor-
tagne-sur-Sèvre 1790. Exilé en Espagne. † en Es-
pagne.

Chapelains et Aumôniers

1. BOULINEAU (François), né aux Sables-d'Olonne le
5 février 1730 (père marin). Vicaire à Aizenay, aux
Sables 1762. Aumônier de l'hôpital des Sables 1782.
Caché. Retiré aux Sables 1802. † le 21 mars 1811.
2. BOUTEAU (Jean-François), Chapelain de la Barre-
de-Monts. Exilé en Espagne. Curé de Barbâtre, de
St-Martin-de-Brem 1804. Vicaire général 1824. † en
1832.
3. CAZES (Jacques), né le 10 janvier 1738. Aumônier
des religieuses des Sables en 1791... ?... Professeur
au Petit Séminaire de Chavagnes 1804... ?...
4. DROUIN, Aumônier des Fontevristes des Cerisiers.
Prête le serment. Curé intrus de Fougeré 1791 (il
remplace Rodrigue)... ?...
5. GERVAIS (Jean-Etienne), né à Nantes en 1738 (père
marchand de drap), Chapelain de Bois-Chollet
(Herbergement). Refuse le serment. † outre-Loire
en 1793.
6. GUYARD (Jean-Baptiste-Christophe), né à Olonne en
1739. Vicaire à La Chapelle-Hermier 1772, aux Sa-
bles 1774. Aumônier des Bénédictines des Sables
1788. Réfugié à Chauché. † en 1802.
7. MICHAUD (Chrysostome). Aumônier de la Proutière
à Poiroux, y fait parfois vicaire de la paroisse... ?...

8. ROQUES (Michel), né en 1730, Religieux de Grammont. Aumônier de l'hôpital de Fontenay-le-Comte. Refuse le serment. Incarcéré à l'hospice de Fontenay en 1793. † le 26-12-1803.
9. SABOUREAU DE LA POMMERAIE (Pierre-Benjamin), né à Nieul-sur-l'Autize le 21 juillet 1753. Aumônier de l'hôpital de Fontenay-le-Comte. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Saragosse). † en 1799.
10. TOUGOURDEAU (Jean-Joseph), né en Anjou. Aumônier du Couvent St-Sauveur à Montaigu 1790... ?...

Prêtres habitués

Par cette expression, nous comprenons les prêtres habitués proprement dits, ceux qui sont sans fonction ou dont nous ignorons l'affectation précise, ainsi que quelques religieux retirés en Vendée.

1. ALDIGUIER (Antoine), né le 10 juillet 1729. Prêtre en 1760. Curé de Poiroux, St-Vincent-sur-Jard. Retiré aux Sables-d'Olonne. Prête le serment. Abjure la prêtrise, le 10 avril 1794.
2. BEGAUD (Charles-Marie), né le 5 décembre 1763 à Bazoges-en-Paillers (père instituteur), ex-vicaire de St-Sigismond. Refuse le serment. Exilé en Italie. Curé de Thouarsais-B. et St-Sulpice-en-Pareds 1803, de St-Jean de Fontenay 1807. † le 13 janvier 1822.
3. BERAUD, prêtre de St-Maurice-des-Noues. Refuse le serment. Interné à Fontenay-le-Comte. † pendant la Révolution.
4. BOÏSET (?) (Jacques-Gilbert), O. S. B. de Cluny, habite La Bretonnière depuis octobre 1790... ?...
5. BONNET (Joseph-Thomas), né à Montaigu en 1750 (père marchand de drap). Vicaire à St-Martin-des-

Noyers. Retiré à Montaigu 1789. Refuse le serment.
† noyé à Nantes le 16 novembre 1793.

6. CÂPEREAU (Thomas), né à Montaigu en 1755. Ex-Recollet retiré à Montaigu. Arrêté en décembre 1790... ?...
7. DOMERGUE (François-Didier), ex-prieur de St-Denis-du-Payré. Retiré à Luçon. Refuse le serment. Massacré en 1793.
8. DOUGE (François-Marie), ancien curé du Girouard. Retiré à Nantes. « Mis à mort » (Boutin) en 1793.
9. DUCLOS (Michel), ex-Jésuite. Retiré aux Sables-d'Olonne. Refuse le serment. † en 1793.
10. DUPLEIX (Alexandre-Pierre-René), né aux Sables-d'Olonne en 1706 (père avocat). Oratorien. Procureur général de sa Société à Paris. Retiré aux Sables-d'Olonne... ?...
11. DURAND DE LA TUDAIRIERE, né en 1718. Retiré à Apremont. Refuse le serment. † guillotiné à Saumur, le 8 novembre 1793.
12. ESPINAY (« Lili » de l'), né à Commequiers (château d'Aveau). Retiré à Commequiers. Refuse le serment. † massacré en 1794.
13. GAUDIN (Jacques), né aux Sables le 7 mars 1735, de famille bourgeoise. Oratorien, expulsé de sa Société en 1780. Auteur d'un factum sur « Les inconvénients du célibat ecclésiastique ». Grand-vicaire en Corse. Retiré aux Sables. Député à la Législative. Prête le serment. Premier grand-vicaire de Rodrigue. Abdique la prêtrise le 25-10-1793. Se marie, à 60 ans, à une ex-religieuse. En a un fils surnommé « l'Antéchrist ». Conservateur de la bibliothèque de La Rochelle. † à La Rochelle le 30 novembre 1810.

14. GAUDREAU (Louis-Pascal), né le 5 avril 1744. Retiré à Maillezais.
15. GAUDUCHEAU (Matthieu), né en 1753, « Religieux de Fontenay ». Incarcéré à Fontenay. Mort en 1802
16. GIRAUD (Pierre-Jean), né à Maillezais le 29 novembre 1761 (père marchand). Nouveau prêtre, il attend un poste chez lui. Refuse le serment. Exilé en Espagne, puis en Afrique. Curé de Thouarsais-Bouildroux en 1801 ; de Maillezais en 1803. Retiré à Maillezais en 1831. † le 6 décembre 1838.
17. GRATTON, né à Mormaison, ex-vicaire des Sables-d'Olonne. Retiré à Mormaison... ?...
18. GUILLON, né à Poitiers en 1746. Curé de Soullans de 1772 à 1789. Retiré à Soullans. Refuse le serment. Déporté en Espagne. † en 1798 en Espagne.
19. HENRY (Denis), vicaire à St-Sulpice-le-Verdon en 1789 ; à St-Pierre-des-Lucs en 1790 (3 semaines). De mauvaises mœurs. Sans fonction au début de 1791. Elu curé intrus de Saint-Laurent.
20. HEVEREN (Thadée), né en Irlande, Vicaire à Ardelay en 1786 ; à Tiffauges (Notre-Dame, puis Saint-Nicolas) de 1786 à 1789. Interdit pour mœurs en 1789. Assermenté. Sans fonction. Curé intrus de Tiffauges.
21. HILAIRE (Pierre), né à La Tourlandry, diocèse d'Angers. Ex-curé de Bretignolles. Retiré à Luçon. Insermenté. Guillotiné à Nantes le 21 décembre 1793.
22. LANDAIS (Joseph-Jean), né aux Essarts le 17 juillet 1760. Vicaire à Coëx en 1785. Interdit pour mœurs. Assermenté. Curé intrus de Venansault, de Poiré-sur-Vie. Abdique la prêtrise le 17 mars 1794. Retiré aux Sables, à Cognac, à Fontenay, aux Essarts. † aux Essarts, le 21 mars 1809, réconcilié.

23. LEROY, prêtre habitué à Commequiers. Insermenté. Disparaît après le 9 mai 1791.
24. LOUVART DE PONTLEVOYE (René-Charles), né à Réaumur le 11 novembre 1759. Prieur du Saint-Sépulchre de Châteaudun. Aumônier de la Garde Nationale. Retiré à Fontenay-le-Comté en avril 1791. Refuse le serment. Déporté en Espagne le 9 septembre 1792. † en exil en 1794.
25. MAIRAUD, ex-vicaire de Bretignôles. Sans fonction au début de 1791. Assermenté. Curé intrus de Landevieille, Coëx, etc... Massacré par des Vendéens en 1804, à La Croix-Mairaud de Landevieille.
26. MENANTEAU (Charles-Louis), né à Olonne, d'un père chirurgien. Ex-Jésuite, retiré aux Sables. Refuse le serment. † le 27 mai 1792.
27. MICHEAU (Jacques), né à l'Île-d'Olonne en 1765. Part en exil dès le 22 juin 1792. Membre de la « Société de Marie », fondée en Espagne par B. Dariès et l'abbé L.-M. Baudouin. Rentré à Bordeaux. Fait partie de l'agrégation du P. Chaminade. Fonde une congrégation de religieuses unie à celle de la Mère Barat en 1806. Vicaire à Libourne. Professeur à Chavagnes en 1805. Mort à Chavagnes le 4 décembre 1807.
28. MICHEAU (Joseph-Pascal), né à Olonne le 15 juillet 1756. Insermenté. Caché en Vendée. Curé de Menomblet en 1801, puis de Sallertaine, d'Ardelay en 1806. † en 1825.
29. MOREAU (Emery), ex-curé de Saint-Sigismond. Insermenté. Interné à Fontenay en décembre 1794... ?...
30. MOREAU (Guillaume), né à Montaigu en 1755. Ca-

pucin. Retiré à Montaigu. Incarcéré en décembre 1790... ?...

31. MORIN (Antoine-Charles), né en 1743. « Prêtre de Vouvant ». Insermenté. Caché en Vendée. Déporté à l'île de Ré. Mort le 30 mars 1800.
32. MORNA (René-Claude), né à Mortagne le 21 janvier 1763 (père chirurgien). Retiré à Mortagne. Assermenté. Curé intrus de Mortagne. Se rétracte au Concordat. Curé légitime de Mortagne en 1801. Retiré en 1819. † en 1856 au diocèse de La Rochelle.
33. NEAU (Pierre-Pacques), né à Rocheservière en 1735. Vicaire à St-Philbert-de-Bouaine en 1760. Curé de Péault, de La Bretonnière. Retiré à St-Philbert-de-Bouaine en 1780. Assermenté. Curé intrus de St-Philbert-de-Bouaine. Tué, le 12 mars 1793, par les Vendéens.
34. PACROUX. Interné aux Sables. Fusillé à Noirmoutier en juin 1794.
35. PALLARDY (Jean), « Prêtre de Chantonay ». † guillotiné à Nantes, le 8 juin 1793.
36. PARENTEAU (Mathurin), né le 30 mars 1733. Curé d'Olonne 1788. Retiré à Jard « sourd et presque aveugle ». Prête le serment, se rétracte. † retiré à Luçon en 1804.
37. PAULMIER (Augustin), né à Bourgneuf (dioc. de Nantes) le 21 avril 1744. Curé de Froidfond, La Coudrie. Retiré à La Garnache. Prête le serment. se rétracte dès 1791. Exilé en Espagne. Retiré à La Garnache 1801... ?...
38. PERREAU (Paul), né à Loge-Fougereuse le 2 juillet 1724. Bénédictin retiré à Loge-Fougereuse. Prête le serment. † vers 1802.
39. PLISTAC, curé de La Copechagnière. Prêtre habitué à Talmont... ?...

40. POIRAUD (Jean-François), né en 1759. Curé du Château-d'Olonne 1789. Retiré à St-Georges-de-Pointindoux 1790. Refuse de serment. † le 8 mai 1794 en prison, à Noirmoutier
41. POISSONNET (René), ex-curé de Longèves. Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne... ?...
42. RENAUDET, « Prêtre à Pont-de-Vie » (Poiré-sur-Vie). Refuse le serment. C'est chez lui que se tient le Synode de 1795... ?...
43. ROBERT (dom Gilles), ex-religieux. Retiré à Apremont. Assiste au complot de La Proutière 1791. Refuse le serment. Incarcéré aux Sables-d'Olonne.
44. ROCHE ST-ANDRE (Louis-Joachim de La), né à Montaigu en 1706. Vicaire général de Dax. Retiré à Melay 1751. Refuse le serment. † guillotiné à Nantes, le 20 décembre 1793.
45. ROUSSEAU, né à St-Etienne-du-Bois. Retiré à St-Etienne-du-Bois. Refuse le serment, caché. † pendant la Révolution.
46. SORIN, « du district de Fontenay ». Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.
47. THOUMAZEAU (Martial), ex-curé de St-Vincent-Sterlange. Retiré à St-Vincent-Sterlange. Refuse le serment. † à la fin de 1791.
48. VIAUD, né en 1731. Vicaire à Challans. Retiré à Challans, à Apremont. Prête le serment... ?...
49. VIAUD (Pierre). né à Barbâtre en 1727. Vicaire à La Chapelle-Palluau, St-Jean-de-Monts, Beaulieu-sous-la-Roche. Curé de La Chapelle-Palluau. Retiré à Nantes 1779. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Astorga). † en septembre 1795.

LE CLERGE PAROISSIAL

1. L'Aiguillon-sur-Mer. 296 hab. (1) — 1.495 (2).

Cette paroisse fut rattachée en 1792 à St-Michel-en-l'Herm.

CHAUVET (Louis), né en Normandie en 1756. Vicaire à Triaize 1781 ; à St-Denis-la-Chevasse. Curé de l'Aiguillon-sur-Mer 1790. Prête le serment... ?...

2. Aiguillon-sur-Vie. 510 hab. — 925.

MERLAND (Joseph), né à Boulogne en 1728. Cure de l'Aiguillon-sur-Vie 1783. Refuse le serment. Caché. Assiste au Synode du Poiré. † en 1805 à l'Aiguillon-sur-Vie.

3. Aizenay. 3.020 hab. — 3.867.

HERBERT (Henri-Gilbert), né à St-Hilaire-la-Forêt le 14 novembre 1751 (père cultivateur). Curé de La Chaume ; d'Aizenay 1789. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient à Aizenay 1801. Vicaire général. Retiré à Maché en 1814. † le 3 novembre 1838.

LANSIER (Jacques-René), né à Palluau le 30 août 1753 (père sénéchal). Vicaire à Aizenay 1790. Prête le serment. Elu curé intrus de La Chapelle-Hermier. Rétracte son serment 1792. Exilé en Angleterre. Curé de Falleron 1801, de St-Hilaire-du-Bois 1809. † le 9 avril 1822.

BRUHAT (Jacques-Augustin), né à Nantes en 1766. Vicaire à La Ferrière. Vicaire à Aizenay en octobre 1790. Refuse le serment. Déporté en Espagne. Rentré début 1801. Curé de La Chapelle-Hermier.

4. Angles. 900 hab. — 1.050.

DUGAST (Jean-François), né à Barbâtre le 9 mars

(1) Recensement de 1790.

(2) Recensement de 1956.

1755. Curé d'Angles 1788. Refuse le serment. Exilé en Angleterre. Curé de Ste-Cécile 1801, d'Angles 1805. Retiré à St-Cyr-en-Talmondaïs. † en 1827.

DUGAST (Jacques-Clément), né à Barbâtre le 23 novembre 1761 (frère du précédent). Vicaire à St-Cyr-en-Talmondaïs, à Angles. Refuse le serment. Exilé en Angleterre. Curé de St-Cyr-en-Talmondaïs, d'Antigny. † en 1825.

5. **Antigny.** 1.117 hab. — 1.024.

GOBIN (Jacques). Vicaire d'Antigny 1761. Curé à la mort de son oncle. Refuse le serment. Interné à Fontenay, délivré par les Vendéens. † tué à St-Léger, près de Cholet, en octobre 1793.

PRIOUZEAU (Thomas), né en 1756. Vicaire à Antigny 1789. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Haro). Curé de Tançon, de La Ronde. Chanoine de La Rochelle. †... ?...

6. **Apremont.** 1.114 hab. — 1.255.

RIOUT (François), né à Coëx en 1751. Curé d'Apremont 1786. Prête le serment, se rétracte. Empisonné à Challans. † le 15 septembre 1791 en prison.

BOREL DE MIRACLE (Michel), né à Luçon en 1755. Vicaire à Apremont 1790. Prête le serment. Curé intrus de Challans. Abdique la prêtrise, le 4 février 1794, marié. † cabaretier en Charente.

7. **Ardelay.** 1.476 hab. — 1.572.

BALLON (Jean-Baptiste). Vicaire à St-Hilaire-de-Talmont 1749. Curé d'Ardelay 1759. Refuse le serment, caché. † fusillé à Noirmoutier en janvier 1794.

BOUCHE (Claude). Vicaire à Ardelay 1787. Prête le serment. Curé intrus de Montaigu 1791. Abdique la prêtrise avril 1794. Retiré à Nantes. † tué par les Vendéens.

8. Aubigny. 894 hab. — 1.103.

CHABOT (Jean-Jacques), né à Aizenay le 1^{er} avril 1747. Vicaire à Aizenay. Curé d'Aubigny 1780. Refuse le serment, caché. Assiste au synode du Poiré 1795. Curé d'Aubigny 1801. † en 1815.

9. Auzais. 670 hab. — 469.

BEAUGE (Michel). Curé d'Auzais 1762. Prête le serment... ?...

10. Avrillé. 703 hab. — 884.

MASSONNET (François), né à Basse-Indre (L.-A.) en 1739 (père boulanger). Précepteur à Avrillé. Curé d'Avrillé 1783. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Machecoul 1800. † en 1817.

11. Ayrière 338 hab.

HEBERT. Curé de l'Ayrière 1786. Prête le serment. Vicaire constitutionnel de Rodrigue juillet 1791... ?

La Barre-de-Monts n'est pas paroisse en 1791. Cette localité est desservie par le vicaire de N.-D.-de-Monts, qui y fait fonction de chapelain.

BOUTEAU (Jean-François). Cf. N.-D.-de-Monts.

12. Barbâtre. 2.221 hab. — 1.164.

BOUSSEAU (Pierre), né à Bazoges-en-Pailers le 7 décembre 1734. Professeur de philosophie au grand séminaire de Luçon. Vicaire à Noirmoutier. Curé de Barbâtre 1763. Refuse le serment. Exilé en Westphalie. Curé de Noirmoutier 1802. †... ?...

DESHAYES (Jean-Liboire), né le 11 décembre 1756. Vicaire à Barbâtre 1783. Prête le serment, se rétracte. Exilé en Westphalie. Curé de Barbâtre 1805. †... ?...

13. Bazoges-en-Paillers. 700 hab. — 767.

BONNET (Jean-Louis), né en 1734. Curé de Bazoges-en-Paillers 1766. Refuse le serment ; suit l'armée vendéenne. † outre-Loire.

BRENUGAT (Pierre), né à Pornic en 1740. Vicaire à Bazoges-en-Paillers 1782. Refuse le serment ; caché, déporté à la Guyanne en 1798. † le 8 septembre 1798.

14. Bazoges-en-Pareds. 1.628 hab. — 1.592.

GRONDIN (Jean). Vicaire à Barbâtre. Curé de Bazoges-en-Pareds 1783. Refuse le serment ; exilé en Angleterre. † en Angleterre.

FORGET (Jean-François), né à Luçon le 20 juin 1761. Vicaire à Bazoges-en-Pareds 1785. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Bazoges-en-Pareds. † en 1819.

15. Beaufou. 1.050 hab. — 1.003.

JOUSBERT DE LA COURT (Paul-Henri), né à Rocheservière en 1737. Prêtre en 1761. Vicaire à St-Pierre-du-Luc 1763. Curé de Beaufou 1764. Refuse le serment ; caché, assiste au synode du Poiré 1795. † le 28 septembre 1799.

REZEAU (Gabriel), né à La Copechagnière le 27 février 1762. Vicaire à Aizenay 1778, à Beaufou 1790. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Ribafrecha). Revient à Beaufou en 1799. Curé de La Ferrière 1801, de Fougeré 1803, de Coëx 1806. Auxiliaire à St-Denis-la-Chevasse, puis curé septembre 1806. Retiré à Fougeré 1817. † le 1^{er} mai 1828.

16. Beaulieu-sur-Mareuil. 206 hab.

AUGIS (Charles), né en 1728. Lazariste. Curé de Beaulieu-sur-Mareuil 1767. Refuse le serment. Interné à Fontenay, libéré par les Vendéens ; caché, dessert La Meilleraie ; assiste au Synode du Poiré. † le 11 avril 1796.

17. **Beaulieu-sous-la-Roche.** 1.117 hab. — 1.243.

AUDUREAU (Pierre-Joseph), né en 1753. Curé de Beaulieu-sous-la-Roche 1785. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Astorga). Revient à Beaulieu. † le 25 décembre 1806.

18. **Beaurepaire.** 1.080 hab. — 1.280.

GUERRY (René-Henri), né aux Herbiers le 29 janvier 1753. Vicaire aux Herbiers 1777. Curé de Beaurepaire 1784. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient à Beaurepaire 1803. Curé de St-Fulgent 1810. † en 1813.

CHAMPEAU (Jean-Baptiste), né à La Réorthie, le 16 juillet 1760. Vicaire à Chavagnes-en-Paillers, à La Réorthie, à Beaurepaire 1790. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de La Réorthie, des Landes-Genusson 1805, de Tiffauges 1820. † en septembre 1829.

19. **Beauvoir.** 1.849 hab. — 2.218.

GERGAUD (André), né à Nantes le 24 avril 1740. Curé de Beauvoir 1777. Refuse le serment. Caché à Nantes et à St-Gervais. Revient à Beauvoir 1800. † le 27 avril 1813.

GRUCHY (Matthieu-François de), né à Jersey le 31 août 1761. Protestant converti. Prêtre en 1788. Vicaire à Soullans, Bois-de-Céné, Beauvoir octobre 1790. Refuse le serment. Retourne en son pays 1792 ; revient en Vendée 1795. Dessert Venansault. † fusillé à Nantes, le 28 novembre 1797.

20. **Bellenoue.** 222 hab.

BLANCHARD (Jean), né à La Réorthie en 1753. Curé de Bellenoue 1785. Refuse le serment ; caché, assiste au Synode du Poiré. Prête le serment de Fructidor. Curé de Château-Guibert. †... ?...

21. **Belleville.** 280 hab. — 1.154.

SERVANT (Jean) (frère du 1^{er} évêque constitution-

nel élu). Curé de Belleville 1764. Refuse le serment. Incarcéré à Fontenay, délivré par les Vendéens 25-5-93. † massacré à Belleville en 1794.

22. **Benet.** 2.050 hab. — 1.987.

BOISSINOT (Louis). Curé de Benet 1787. Prête le serment, le rétracte quelques jours plus tard. Exilé en Espagne. †... ?

LOUIS (Louis), né à St-Michel-le-Cloucq. Vicaire à Benet 1788. Prête le serment, le rétracte. Retiré à St-Michel-le-Cloucq. Devient à demi-fou, erre dans les bois. † noyé dans la Vendée.

23. **Le Bernard.** 712 hab. — 787.

ANGIBAUD (Joseph-Hilaire). Curé du Bernard 1789. Prête le serment. Officier municipal du Bernard... ?...

JALLAIS (Joseph-Benjamin), né à Fontenay en 1754. Vicaire au Bernard. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de St-Philbert-du-Pont-Charrault 1803, de St-Martin-des-Noyers 1808. Retiré à St-Philbert-du-Pont-Charrault 1824. † en décembre 1836.

24. **La Bernardière** (du diocèse de Nantes). 936 hab. — — 881.

SIMON (Gilles-Victorien), né à Châteaubriant le 7 janvier 1727. Prêtre le 25 mai 1751. Vicaire à La Bernardière, curé 1755. Refuse le serment ; reste caché. Retiré à La Bernardière en 1803. † le 4 mai 1806.

DOMINGER DE MEYRACQ (Joseph-Raymond), né à Nantes en 1750. Vicaire à La Bernardière 1783. Refuse le serment ; caché à Nantes. † noyé à Nantes, le 16 novembre 1793.

25. **Bessay.** 366 hab. — 372.

AUJARD (Louis). Curé de Bessay 1785. Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en mai 1794.

26. Bois-de-Céné. 1.800 hab. — 1.454.

PUYO (Jean-Pierre), né à Nantes en 1737. Curé de Bois-de-Céné (1789). Prête le serment... ?...

LE GUEULT (Jean-Baptiste), né à l'Ile Chauvet, le 29 novembre 1753. Vicaire à La Caillère, au Bois-de-Céné (dessert en même temps l'Ile-Chauvet). Prête le serment. Curé intrus de Corps, de La Ferrière. Se rétracte au Concordat. Curé légitime de Grues, du Poiré-sur-Velluire, de Benet 1816-1819. †... ?...

27. La Boissière-des-Landes. 443 hab. — 354.

BONNEAUD (Charles-Louis). Curé de La Boissière-des-Landes 1783. Prête le serment. Curé intrus d'Olonne, de l'Ile-d'Olonne. Abjure la prêtrise à Rochefort, le 31 octobre 1793. Marié, le 7 novembre 1793 à La Rochelle. Commis à La Rochelle... ?...

28. La Boissière-de-Montaigu. 1.135 hab. — 1.334.

RELIQUET (François-Joseph), né à Vieilleville en 1748. Curé de La Boissière-de-Montaigu 1784. Refuse le serment ; caché. † après Savenay le 24 décembre 1793.

GAUTIER (Jacques), né à Soullans le 24 novembre 1756. Vicaire à Chauché 1785, à la Boissière-de-Montaigu 1788. Refuse le serment ; caché ; assiste au Synode du Poiré. Curé de Soullans 1800, des Lucs-sur-Boulogne 1803. † le 18 avril 1815.

29. Boufféré. 900 hab. — 768.

BUOR (Pierre-Charles de), né à Saligny, le 30 juin 1752. Curé de Boufféré 1787. Refuse le serment. Exilé en Angeterre. Curé de Montaigu et de Boufféré (ensemble). † le 26 mars 1818.

GROS DE BOZ (Pierre), né à Lyon, le 24 novembre 1763 (neveu de Mgr de Mercy). Vicaire à Boufféré

1788. Refuse le serment. Exilé en Suisse. Curé dans l'Ain. †... ?...

30. **Bouillé.** 330 hab. — 412 (Bouillé-Courdault).

ALLEAUME (Jean), né en 1738. Curé de Bouillé 1768. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Bouillé-Courdault, d'Oulmes. † le 12 septembre 1808.

31. **Bouildroux.** 428 hab.

PALVADEAU (Jacques-Nicolas), né à Barbâtre en 1737. Curé de Bouildroux 1789. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Thouarsais-Bouildroux.

32. **Bouin** (Diocèse de Nantes). 2.484 hab. — 2.059.

COUSSAYS (Ange-François), né à Port-St-Père (L.-A.) le 16 avril 1743. Prêtre en décembre 1771. Vicaire à Indre, St-Etienne-de-Montluc. Curé à Bouin 1787. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Santander). Revient à Bouin en 1799. † en juillet 1815.

DURAND, né à Blain. Vicaire à Bouin 1788. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient dans le diocèse de Nantes. †... ?...

33. **Boulogne.** 561 hab. — 521.

BELIOT (Guillaume), curé de Boulogne 1784. Refuse le serment. Caché. † tué à la fin de 1793.

34. **Le Boupère.** 2.168 hab. — 2.443.

HOUDET-DU-GRAVIER (Daniel), né à Pouzauges en 1756. Chanoine titulaire de Luçon. Curé du Boupère 1788. Prête le serment. Commissaire du canton de Pouzauges, maire. ?...

BOISDE (Jean), né à St-Philbert-du-Pont-Charrault le 12 mai 1761. Vicaire au Boupère 1784. Prête le serment. Curé intrus de St-Germain-le-Prinçay, Puybelliard. ?...

35. **Le Bourg-sous-la-Roche.** 1.263 hab. — 3.365.

BLANCHARD (Louis-Joseph), né en 1730. Curé du Bourg-sous-la-Roche 1782. Refuse le serment. Caché. † fusillé à Noirmoutier, le 3 janvier 1794.

JAGUENEAU (Pierre-Mathurin), né aux Brouzils en 1766. Vicaire au Bourg-sous-la-Roche 1790. Refuse le serment. Caché dans la forêt de Gralas. † massacré le 6 janvier 1794.

36. **Bourneau.** 780 hab. — 716.

D'OUVRY (Charles-Alexandre), curé de Bourneau 1785. Prête le serment. † assassiné, le 4 juillet 1794.

37. **Bournezeau.** 1.227 hab. — 1.715.

LAINE (Jean-François), (père laboureur), né à la Lande-d'Airon (Manche) le 20 mars 1744. Curé de Bournezeau 1784. Prête le serment. Retiré à St-Michel-en-l'Herm 1795. † à Bournezeau en octobre 1822.

THIRE (Joseph-Henri), né le 27 septembre 1761. Vicaire à Bournezeau 1788. Prête le serment, se rétracte. Exilé en Espagne (Villareul). Curé de La Chaize-le-Vicomte 1801, du Boupère 1808, de Chantonay 1822. †... ?...

38. **Bretignolles.** 766 hab. — 1.107.

DESCHAMPS (Claude-Florent-Sébastien), né à Orléans, le 18 octobre 1755. Vicaire à Bretignolles. Curé en juin 1790. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient à Bretignolles 1801. Curé de La Mothe-Achard 1806-1836. Chanoine. † le 13 décembre 1839.

MORISSET (Jacques-Julien), né à Ste-Flaive-des-Loups, le 7 juillet 1759. Vicaire à Bretignolles 1790. Exilé en Espagne. Curé de Noirmoutier 1800. † le 23 mai 1827.

- Croix (la).** — Cne de Mouilleron-le-Captif, vill.
- Croix-Verte (la).** — Cne de Saint-Florent-des-Bois et du Tablier, f. — Propriété de Marc-François Payraudeau, † 1842.
- Curin (le).** — Cne de la Chaize-le-Vicomte, vill.
- Curzais.** — Cne du Bourg-sous-la-Roche, f.
- Cuve (la).** — Cne de Mouilleron-le-Captif, f. — Métairie appartenant à Antoine Tortat, magistrat à Niort, et qui la vend, le 30 octobre 1849 (Buet, n^{re}), à son beau-frère Charles-Emile Majou des Groix, p^{re} à Mouchamps.
- Cymotière (la).** — Cne de la Roche-sur-Yon, f. — La *Simotière-Forest*. Hôtel et hébergement relevant de la principauté de la Roche-sur-Yon et dépendant de la seigneurie de Beaupuy. Il en est fait aveu, le 11 août 1468, par Marie Terves, veuve de Jean de la Forest, comme tutrice de Louis de la Forest, leur fils ; le 3 juillet 1527 par demoiselle Catherine Rouault ; le 22 mai 1546, par Yves de la Tousche, écuyer ; le 4 juin 1554, par Jean de la Vergne, écuyer ; le 30 mars 1573, par Louis Chauvinière, sgr de Beaupuy ; et le 5 juillet 1606, par Claude de la Haye, tutrice de Jacques Chauvinière (Arch. nat., P 2093, f^o 18 v.).
- Cette terre passe ensuite aux familles Robin de Landebergère, Alquier de l'Ardouinière, Grelêt (acquêt), Allaizeau de la Possonnière XVIII^e s.), et Joussemet XIX^e s.) (Arch. de la Vendée, 1 E 483). Suivant acte du 23 prairial an VII (Gennet, n^{re}), François Joussemet et Marie Jauffrineau, sa femme, cèdent une métairie sise à la Simotière-la-Forêt, au s^{rs} Jacques et Pierre Don, laboureurs.

D

- Dalle (la).** — cne de la Roche-sur-Yon, source près de la Grimaudière.
- Davière (la).** — Cne de Venansault, h. — Ancien fief relevant de la baronnie de Belleville à hommage

plain. Le village de la Davière devait 5 sols de droit de guet à la principauté de la Roche-sur-Yon.

En 1343, hommage plain au duc de Normandie, comme s^r de Belleville (Jean Le Bon) par Vincent Baritaud, clerc, pour des domaines à la Davière (Arch. nat., P 594).

Hommage plain du s^r de la Jarrie (peut-être un Buor ?) en 1563, pour son fief de la Davière (id. P 2099), et du s^r de la Restellière (un Bonnevin), du chef de sa femme, pour la moitié de la Davière et le fief de Puyragou (Venansault).

Aveu en 1607. par Yves de la Tousche, s^r de la Vergne-Greffeau (V. ce mot), à cause de dame Anne Mauclerc, sa femme, pour la moitié du fief de la Davière ; l'autre moitié, rendue par Claude Robert, s^r de Chaon, dépendant de Beaulieu. Autre aveu en 1617 par Jacques de la Tousche, s^r de la Jarrière, fils du précédent ; en 1682, par Louis-Jean-Charles-Urbain de la Tousche-Limouzinière s^r de la Vergne-Greffeau ; en 1695, par Gabriel Regnault, s^r de la Proustière (fils d'Isabelle de la Tousche), et en 1733, par Charles-Gabriel Marin, s^r de la Guignardièrre, pour les fiefs et tènements de la Davière (1).

Propriété au XVIII^e s., des Latouche, bourgeois de Venansault : en 1694, Charles Sorin, s^r de la Brachetière (à Mouilleron-le-Captif ?), arrente à sa sœur, Jacqueline Sorin, veuve en dernières noces de maître François de la Touche, du bourg de Venansault, le tiers de la métairie de la Davière, exploitée par Jean Hillairet, qui lui appartient à la suite d'un partage fait avec son frère utérin Nicolas Gauvreau (Bisson, n^{re}). Jacques-François Latouche, s^r de la Davière, sénéchal d'Aubigny, fermier du Lieu-

(1) Communication de M. Gilles de Maupeou (6 janvier 1959).

Dieu, 1728-1748. Marc Latouche, maire de Venansault, † 1826. Les domaines de la Davière (deux métairies et une borderies) indivis entre les familles Latouche, Gaully et Grellier, sont achetés les 9 et 15 mars 1815 (Guitton, n^{re}) par Jean-Baptiste Grellier et Antoinette Chappot, p^{res} à Venansault ; et appartiennent plus tard à leur gendre Charles-Etienne Jeannet de Lespinau.

Davisière (la). — cne de la Roche-sur-Yon, f.

Deffends (les). cne de Mouilleron-le-Captif, h. — Fief mouvant de la principauté de la Roche-sur-Yon, aux Chappot, s^r de la Chanonie (xviii^e s.). Les métairies des Deffends (39 ha) et du Bois-Arnault (51 ha) provenant des successions de Dlle Henriette Chappot et de l'abbé Louis Chappot, curé de la Roche-sur-Yon, sont mises en adjudication par leurs héritiers, et achetées, la première par Louis-Adolphe Chappot de la Chanonie, et la seconde par son frère Emile, le 7 juillet 1858 (Surville, n^{re}). Cette métairie appartient à Mlle Louise de Tinguy en 1910 ; celle du Bois-Arnault à Mme Drochon.

Diornière (la). — cne de Thorigny et des Pineaux. — La *Dionière*, la *Dorinière* la *Guiornière* Hôtel noble, disparu (?).

Baptiste de Thorigné, écuyer, s^r de la Diornière rend hommage plain le 6 juin 1584 pour son fief de la Grignonnière, aux assises de la Gerbaudière (Sté d'émul., 1890, p. 157) ; marié d'abord avec Renée Lingier, puis avec Joachine Charruyau, fille du sgr. de Montorgueil (à Champ-Saint-Père) ; il laisse de cette dernière alliance : Claude de Thorigné, s^r de la Diornière, marié le 21 mars 1583 avec Jeanne de Rochefort, père de Anne de Thorigné, femme de Louis Marchand, s^r de la Mulnière, et de François-Gilbert. Celui-ci, sgr. de Montorgueil, Saint-Vincent-sur-Graon, la Diornière, etc., épouse en 1610 Claude Blays, d'où une fille, Marie de Thorigné, mariée en 1645 avec Pierre Charbonneau, sgr de

Fortescuyère, lieutenant général pour le Roi au pays de Normandie et de Caux ; et † en janvier 1673. Leur fils, Jean-Armand Charbonneau, hérite de la Diornière, terre qui est vendue le 7 juin 1717 avec plusieurs autres seigneuries, lors de la liquidation de sa succession grevée de nombreuses dettes (*idem*, 1909, pp. 72-77).

Le 19 décembre 1746, Marie-Thérèse Gratton, veuve de François de L'Estang, meurt à la Diornière, et est inhumée en l'église des Pineaux le lendemain (Beauchet-Filleau, t. iv, p. 376). En 1789 Louis-Abraham Bodin, s^r de la Sayrerie, habite la Diornière qu'il possède du chef de sa femme Véronique Rampillon du Breuil, et comparait par procureur à l'assemblée de la Noblesse du Poitou. Il vivait encore en 1797, et mourût sans enfant (*idem*, t. i, p. 568).

Céleste Espinasseau, † en l'an x, était p^{re} d'une métairie à la Diornière. Sa nièce, Mme de Rossy, née Espinasseau de la Jolivetière, possède le domaine de la Diornière consistant en maison de maître avec borderie, la métairie de la Porte, bois et vignes qu'elle tient de Rose-Françoise Rampillon, sa mère ; elle-même héritière de Mme Bodin de la Sayrerie. Mme de Rossy arrente son domaine au s^r Bernard-Lussay, fermier ; puis le cède suivant acte du 17 mars 1809 (Guitton, n^{re}) à Jean-Nicolas Rabaud, p^{re} aux Moutiers-sur-le-Lay.

Propriété de Louis Rouillon, y † le 19 août 1859 et de veuve Victoire Batiot en 1860. Prudent Rouillon, p^{re} à la Guionnière, marié le 13 décembre 1869 avec Elodie Cacaud.

Domangère (la). — Cne de Nesmy, château (restauré au xix^e s.), f. et moulin (disparu). — Hôtel noble et seigneurie ayant droit de moyenne et basse justice, relevant à foi et hommage plain des châtelainies de Nesmy-en-Grève et de la Guittardière, et dont dépendaient les fiefs de la Greffelière, le Landreau, le Bois, le Viel-Chaillot, la Chevalerie, la Ruffinière (paroisse de Nesmy), les Crèches, la

Chevrolière et la Maltière (paroisse de Saint-Florent-les-Bois), etc. (1).

Dès la fin du XV^e s., les Marchant, famille noble l'ancienne extraction, et portant « d'argent à trois moules de sables, 2 et 1 » paraissent comme seigneurs de la Domangère (2).

Etienne Marchant, escuyer, s^r du Plessis-Mauclerc (au Fenouiller), épouse Marie Boutaud, de la maison de l'Aubouinière, dont il eut : Pierre, Jacques, Gilles, chanoine de Luçon, nommé au siège épiscopal de cette ville (1498), puis débouté, Françoise, femme de Roland Foucquerand, s^r de la Chalonnaire, et Gilette, mariée à Lucas Mauclerc, s^r de Laudardière (à Coëx).

Pierre Marchant, s^r du Plessis-Mauclerc, fils aîné d'Etienne, épouse Jeanne Buor de la Lande, et était † avant 1470, laissant deux fils : Pierre, et Nicolas, † sans hoirs en 1512.

Pierre Marchant, s^r du Plessis-Mauclerc, et dès 1470 de la Domangère (peut-être du chef de sa femme ?) ; marié avec Luce Belleau, qui veuve le 1^{er} mai 1529, rend aveu au prince de Talmont du fief de Bouillac-Buor (à St-Vincent-sur-Jard),

(1) Le chartrier de la Domangère a disparu ; mais son inventaire, volume de 721 feuillets foliotés et 29 feuillets non foliotés, était conservé à la cure de Nesmy (1957). Les feuillets sont en papiers. La couverture en parchemin, format 32×22 cm. En tête, on lit « Inventaire des titres de la Domangère, contenus en ce registre pour copie, dont les originaux sont à Paris » — « Foys, hommages, aveux et dénombrements et déclarations roturières rendues aux différents seigneurs de qui lad. terre de la Domangère relève : au seigneur de la Brouardière (1600-1725) ; au seigneur de Nesmy et la Guittardière (1580-1748) ; au seigneur de la Vergne-Greffault (1557-1734) ; au seigneur des Crèches (1673-1733) ; au seigneur de Curzon (1563-1741) ; et au seigneur du fief du Quarteron (1650-1673).

(2) Vers le début du xv^e s. : Jehan Bonamy, écuyer, sgr de la Domangère, est cité dans un aveu pour des domaines qu'il possédait aux villages de la Générie et des Rambretières (Nesmy), tenus en arrière-fief sous l'hommage du sgr de la Jcuhennièrre (alias Jaunière, V. ce mot).

au nom de Jacques I Marchant, son fils. Celui-ci reçoit le 29 septembre 1504 un aveu comme seigneur de la Domangère, et est † en 1575. Marié avec Marie de la Bauduère, dame de ce lieu (à Olonne), il est père de Jacques, Claude, s^r de la Rabilière (tige des sgrs. de la Mulnière, à St-Martin-de-Brem), et Antoinette, femme de René Guéfart, s^r de la Jousselinère (V. ce mot).

Jacques II Marchant, s^r de la Domangère, de Bouillac-Buor et du Plessis-Mauclerc, et sa femme Renée de Royrand font des dettes considérables qui grèvent leurs héritiers. Ceux-ci : Joachim Marchant, † sans hoirs ; Pierre, s^r de la Domangère, † le 2 novembre 1623 ; Marie, femme de Georges Jousbert, s^r de la Jarrie, et Antoinette, femme de François Gourdeau, s^r de la Flaivière, et morte avant 1623, durent vendre la plupart de leurs héritages : le Plessis-Mauclerc est cédé le 7 août 1623 à Louis Voyneau, s^r de la Coussaye ; la Jarrie, vendue le 13 janvier 1625, et la Bauduère, le 27 avril 1627. En 1630, les Chappot de la Chanonie, créanciers des Marchant font saisir et mettre la criée sur les maisons de la Domangère et de Bouillac-Buor. (Archives de la Vendée, 1 E 698, 1328).

Marie Marchant, femme de Georges Jousbert, s^r de la Jarrie, hérite sous bénéfice d'inventaire de son oncle Pierre Marchant, et obtient le 9 mai 1624 le rachat dû au s^r de la Vergne-Greffault « par le décès de M. de la Domangère ». Son mari fait aveu le 24 juin 1626 au sgr. de Nesmy pour le fief de la Bonnière dépendant de ladite terre. Il meurt pendu la même année aux Sables, pour avoir fait passer, deux ans auparavant, lors du siège de cette ville par les Calvinistes, des munitions aux assiégants — cet acte de félonie n'ayant été découvert que par la suite. — Ses biens sont confisqués et vendus. La Domangère était toujours à sa veuve en 1629. Elle fait aveu le 12 mai de la même année au s^r de la Vergne-Greffault. Son fils aîné, Georges Jousbert,

s^r de la Domangère, y demeure en 1632 avec Marie Quentin, sa femme (1). Ils font baptiser leur fils Georges le 2 avril en l'église de Nesmy.

Le 15 septembre 1646 Jacques de Sallo, s^r de la Coudraye, conseiller au parlement de Paris, se rend adjudicataire des terre et seigneurie de la Domangère et de Bouillac-Buor après décret de criées de Poitiers du 3 juin 1647. Ce décret mentionnait « la maison de la Domangère, consistant en un grand portrait (?), chambres, cours, jardins, et terres dépendants, des métairies sises aux villages du Bois, du Chaillot, la Chevallerie, la Ruffinière, et plusieurs rentes dues à la seigneurie... » La même année, le nouveau seigneur déclarait devoir plusieurs sommes d'argent à François d'Orfeuille, s^r de Foucault et Jacqueline Chappot, sa femme, « saisisseurs et porteurs des criées desdites terres vendues pris sur Marie Marchant, veuve de Georges Jousbert, s^r desdits lieux ».

La Domangère passe à sa veuve Marie Violle qui baille suivant acte du 3 octobre 1665 le domaine à Louis Devasle, s^r de la Bauduzière ; puis à leur fils aîné, Denis de Sallo, s^r de la Coudraye, conseiller au parlement de Paris, savant réputé, et fondateur du *Journal des Savants*, le premier périodique paru en France, † en 1669. Elle était ensuite à Claude de Sallo, s^r de la Domangère, prieur des Moutiers, † en 1681. Denis-Claude de Sallo, fils du savant, en devient seigneur, et est † sans hoirs en 1697. Elle échut, suivant acte de partage du 27 mai 1697, à Jacques de Sallo, s^r d'Avrillé, époux de Floricelle Drouin. Ce seigneur fait aveu le 8 mai 1707 au sgr. de Nesmy

(1) Contrat de mariage du 26 juin 1631 entre Georges Jousbert, s^r de la Domangère, fils aîné de feu Georges, s^r de la Jarrie, et de Marie Marchant, avec Marie Quentin, fille de feu Marin Quentin, écuyer, s^r du Teil, et de Louise Germain (celle-ci alors veuve de Pierre du Plantis, s^r de Bois-courbeau, son second mari), fait et passé au lieu noble de Boiscourbeau (n^{ros} de Montaigu).

« des terres qu'il tenait de lui, dépendantes de la dite seigneurie », et mourut vers 1716, laissant un fils † peu après son père.

Le 24 décembre 1719, Charles-François Drouin, s^r de Bouville, et Catherine de Gauville, son épouse ; Thomas Bailly, s^r de Marolles, au nom et come procureur de dame Anne Collas, veuve de Joseph Bailly s^r de Monton, gentilhomme ordinaire de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, tous héritiers de Jacques de Sallo, s^r de la Cornetière, vendent la terre et seigneurie de la Domangère, avec ses dépendances pour la somme de 51.500 l., à Pierre-Alexis Dubois, Vte de Pinon (Arch. de la Vendée, C 283). Le nouveau seigneur ne paraît pas habiter sa seigneurie, qui est affermée (1) pendant les trois quarts du XVIII^e s. En septembre 1783, Louis Dubois de Courval, Vte d'Anizy, conseiller au parlement de Paris, cède à Charles-Auguste de la Voyrie, et Marie-Elisabeth de l'Etang, sa femme, demeurant à Vairé, le château de la Domangère, qu'ils viennent habiter l'année suivante.

Charles-Auguste de la Voyrie, s^r de la Domangère, capitaine des vaisseaux du Roi, chevalier de Saint Louis est en mars 1793 l'un des chefs vendéens qui se soulèvent contre la Révolution. Membre du comité militaire institué par Joly, il coopère au siège des Sables et meurt le 3 décembre 1793 à la bataille du Mans. Sa femme meurt lors du re-passage de la Loire. La Domangère échet après la Révolution à leur fils aîné, Charles-Auguste-André de la Voyrie (1781-1853), colonel de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, marié avec Marie-Louise-Zoë d'Arlanges ; puis à Mme

(1) Furent fermiers : Louis Devasle, s^r de la Bauduzière, y † en 1667 ; Joseph Devasle, s^r des Rhiboulières, † en 1702 ; Jean-Baptiste-Thomas Dalleau, s^r de la Grassière (1736-1775).

En 1853, le Due de la Domangère, comprenant : la haute et Basse Domangère, le logis dudit lieu, et la métairie de la Chevalerie s'étend sur 196 ha.

de Ponsay, née Louise-Caroline de la Voyrie, mère d'Arthur Gorrin de Ponsay, maire de Nesmy (1844-1911), † sans alliance (Ann. Sté d'Emul. de la Vendée, 1956, pp. 56-57, 72).

Propriété des familles de Boisguéhenneuc (Pier-du Boisguenneuc, maire de Nesmy, et Berthe de Ponsay, son épouse, tous deux † à la Domangère le 20 mars 1929), de l'Estang du Rusquec, et d'Argencé (xx^e s.).

Dorinière (la). — Cne de la Roche-sur-Yon, f.

Douet (Le grand et le petit). — Cne d'Aubigny, f.

La métairie du Grand-Douet appartient à Gilles Mercier-Colombière, en héritage de ses parents ; il la cède le 4 avril 1808 (Guitton, n^{re}) à Bon-François Hébert, directeur des Contributions directes de la Vendée († décembre 1808) et à Marie-Dominique Fauvel, son épouse. Propriété de leur fille, Mme Dupré ; qui la vend elle-même le 12 janvier 1826 (Ménardeau, n^{re}) à François-Pascal Guitton, n^{re} à la Roche-sur-Yon.

Douve (la). — Cne de Mouilleron-le-Captif, f. ; ancien moulin.

Dreuil. — Cne de Nesmy, ld., près de la Vergne-Grefault.

Drouillardière (la). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, vill.

Dubrairie (la). — Cne de Thorigny, ff. — Fief tenu sous l'hommage du sgr du Bois-Nerbert, hommage plain et rachapt, par dame Judith Chitton, veuve de Charles Tranchant, s^r de la Barre, en 1630.

Dubrie (la). — Cne de Fougeré, ff. — La *Duberie*.

Dugerie (la). — Cne de Thorigny, f.

E

Ebaupinet (l'). — Cne de la Limouzinière. — Fief et ter-ragerie au bourg de la Limouzinière, tenu à foi et hommage, et 12 d. de service annuel du sei-

gneur du Plessis-Tesselin. Il en est fait aveu le 27 mars 1403 par Pierre Marquis ; le 8 mars 1424 par dlle Catherine Maingarineau ; le 26 janvier 1598 par Jacques Mareschal, s^r des Ardias ; le 6 décembre 1609 par Paul Robineau, tuteur de Théophile Mareschal ; et le 9 août 1664 « pour raison de la maison et seigneurie de la Limouzinière, et ung petit fief et terragerie appelé Lesbaupinet... », par Louis Marèschal, écuyer. Gilbert de la Guérinière, qualifié s^r de l'Ebaupinet, † aux Ardias (V. ce mot) le 17 novembre 1685 (Chartrier du Plessis-Tesselin).

Ecorchaud (l'). — Cne de Chaillé-sous-les-Ormeaux, ld.

Ecquebouille (l'). — Cne de la Roche-sur-Yon. — Ancien faubourg, et quartier pittoresque de la Roche-sur-Yon. Pont d'Ecquebouille au pied de l'ancien château (aujourd'hui caserne Travot). *Aisquebouille* (Cassini) ; *Aiguebouille* (1808).

Eglantine (l'). — Cne des Clouzeaux, maison. — Propriété de la famille de Fériet, près de la Gautronnière (1958).

Egonnière (l'). — Cne de la Chaize-le-Vicomte, f. — *Les Gonnières* (Cassini).

Embergère (l'). — Cne de la Chaize-le-Vicomte, vill. — *Lambergère* (Cassini).

Embretière (l'). — Cne des Clouzeaux, h. — *Lambertière* (1407), *l'Imbertière* (xvi^e s.), *l'Ambretière* (Cassini). Fief noble relevant de la principauté de la Roche-sur-Yon : le 17 décembre 1407 Nicolas Symes, chev^r (1), déclare tenir de la Roche les

(1) Il appartenait à une famille noble du Bas-Poitou connue depuis le xiv^e s. : Simon Symes, chev^r, assiste en 1364 à une enquête sur l'état mental de Louis, Vte de Thouars ; ses biens de l'île de Bouin sont confisqués parce qu'il avait pris partie du Roi d'Angleterre et donnés, en novembre 1371, à Jeanne Chabot, dame de Retz. — En novembre 1412, Jehanne Martelle, femme de Gilles Symes, possesseur de l'hôtel de la Drouillardière (Saint-Hilaire-la-Forêt), est

deux parts par indivis du droit de terrage des fruits croissants sur les terroirs et tènements des villages de *Lambertière* et de la Loclière ; puis, le 4 mars 1457, aveux par Mathurin Symes « pour les deux parts de la sixième partie par indivis des fruits croissants aux [même] villages, avec quelques rentes en deniers... » ; le 2 mars 1484, par Pierre Régnon, écuyer, pour lesdites choses ; le 8 septembre 1496, par Marie Symes, veuve dudit Régnon ; les 24 septembre 1548 et 8 juillet 1586, par Jean Régnon, écuyer ; (Arch. nationales, P 2093, f° 46 ; Sté d'émul. Vendée, 1898, p. 55).

L'Embretière appartient, vers 1710, à Pierre Dinot, s^r du Purseau et de l'Embretière ; puis à Marie-Anne Dinot, épouse de Jean-René Augereau, s^r des Salines, veuve en 1723 ; et enfin à leur fils, Jean-René Augereau, s^r des Salines, qui y demeure en 1716 et assiste cette même année, en qualité de cousin issu germain, au contrat de mariage de Marie-Françoise Marchand de la Mulnière. Il devait, pour son fief de l'Embretière, deux chapons aux moines de Boisgrolland ; le 13 juin 1767, il teste en sa maison noble dudit lieu, demandant que son corps soit enterré dans l'église Saint-Pierre des Clouzeaux, devant l'autel de la Sainte-Vierge, et laissant ses biens aux enfants d'André Mourain, s^r de Beauregard, et Marie Augerau, sa sœur (Ruchaud, n^{re}).

Propriété des Mourain de Beauregard, Fayau de l'Olivière et Auvynet (xix^e s.) : le domaine de l'Embretière comprenant le Logis, la borderie et deux métairies appartient à Eugène-Marie Auvynet, † à Legé le 13 avril 1850 ; puis à D^{lle} Pauline Auvynet en 1903.

Emerière (l'). — Cne de Chaillé-sous-les-Oémeaux, f.

poursuivie avec son fils, Milet Symes, devant le Parlement de Paris pour complicité dans le rapt de Jeanne Jourdain, pupille de son mari, par Louis de l'Etang (Arch. hist. du Poitou, t. xix p. 109, xxvi pp. 219-223).

Emenelière (l'). — Cne de Nesmy. — Fief du ressort de Brandois.

Emereaux (les). — Cne de la Chaize-le-Vicomte, f.

Emeriléon (l'). — Cne de Venansault, f. — Les Emeriléons, anciens moulins à vent.

Epaulis (l'). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, f.

Epaulis (l'). — Cne de Mouilleron-le-Captif, f.

Epinay (l'). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, f. — Fief et hôtel noble relevant partie de la principauté de la Roche-sur-Yon, et partie de la baronnie de Mareuil. Propriété des Voyneau, sgrs. du Plessis (XVII-XIX^e s.).

Epinay (l'). — Cne de St-Florent-des-Bois, ff. — Vente le 1^{er} mai 1579 par Nicolâs Bretaud, md aux Sables, à François Clemenceau, sénéchal de Luçon, « de droits à lever sur des terres sises à l'Espinay » — Ratification de cette vente par Louise Fourestier, femme dudit Bretaud (Arch. de M. Pilastre). — Charles Cailleteau, s^r de ce lieu en 1665.

Epinay (l'). — Cne de Nesmy, h. — *L'Espinay, Lépinay*. Le 17 mars 1673, Michel Vilneau, s^r du Beugnon fait aveu de son fief *d'Epinette*, au sgr. de la Domangère, comme héritier de Marie Goion, sa mère (Chartrier de la Domangère), Pierre Buttault, s^r de Lépinay, † le 31 janvier 1673 ; Pierre de la Garde, s^r de Lépinay, † au vill. de la Guitardière le 26 janvier 1694. De son mariage avec Louis Bardin, il laisse : Pierre, s^r du même lieu, † en 1712, et Marguerite, femme de Dominique Robin, chirurgien, à qui elle apporte la métairie de l'Epinay, que cette famille avait encore en 1827. (Ann. sté d'émul., Vendée, 1956, p. 52-53, 59-60 ; Arch. de la Vendée, 1 E 1004).

Epinette (l'). — Cne de Venansault, f. — Métairie du domaine de Monbail, construite en 1913 au lieu dit l'Epinette, par M. de Maupeou, p^{re} de Monbail. Actuellement à l'amiral de Maupeou-Monbail (1959).

Eratière (l'). — Cne d'Aubigny, h., ancien moulin. — La métairie et dépendances de l'Eratière (55 ha) furent vendus le 23 brumaire an x (Gobin, n^{re} à Aizenay) à Alexandre Gourdon, p^{re} ; puis le 2 septembre 1840 (Gaultier, n^{re}) par sa veuve, née Marie-Louise-Félicité Ruchaud, au s^r Jean Rabaud p^{re} aux Clouzeaux, y † 1845 ; et échut en partage à ses petits enfants Guyot.

Eraudet. — Cne du Bourg-sous-la-Roche, f., moulin disparu.

Ermitage (l'). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, h.

Escotiers (les). — Cne de Nesmy. — Tènement et fief dépendant de la seigneurie de la Domangère.

Esmerlières (les). — Cne de Nesmy. — Tènement.

Esnardière (l'). — Cne de St-Florent-des-Bois, f.

Espérance (l'). — Cne de Thorigny, f.

Essarts-Gouin (les). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, vill. — Les *Essarts-Orson*, alias Les *Essarts-Goin* (Cassini), dans l'ancienne commune de Château-Fromage. — Fief vassal de Bournezeau : aveu à foi et hommage plain le 21 juin 1392 par Jehan de Pont-de-Vie, chev^r, « pour raison de la sixte partie de droit de terrage... au fief des Exarts-Gouyn, alias Orson ». — Il appartient en 1404-1405 à Catherine de Pont-de-Vie, femme de Simon Chasteigner, sgr de la Barre-Pouvreau (*Arch. de la Barre*, t. II, p. 11). — Puis passe à Jehan Moreau, s^r de la Joughennière (1), et par alliance

(1) Dans son manuscrit (V. la Jaunière), celui-ci nous apprend : « j'ay acquis de Jehan Mauclerc, sgr de Saint-Mars, et de sa femme, tout ce qu'ils avoient à Saint-Martin et Saint-Nicolas de Bram, en Brétignolles, à Vayré, à la Chaize-Girault, à Landevieille et ailleurs en Brandoy pour 400 escus, et aussi leur ay délaissé ung tènement gast où il y a ung pan de boys... appelé le bois Orson, et incontinent j'ay baillé par eschange lesdites choses... à Pierre Ayraudeau, s^r de la Roche-Henry, lequel me bailla par échange et en récompense l'hommage et tènement du fief des Exarts-Gouyn ».

aux Tranchant, s^{rs} de la Barre (xvi^e s.). — En 1763, aveu par Jean Toussaint Gaillard, notaire (Ann. Soc. Emul., 1896, p. 87).

Etablière (l'). — Cne de la Roche-sur-Yon, vill. — *L'Establère* (XV^e s.). Fief vassal de la principauté de la Roche-sur-Yon. Il en est fait aveu le 15 novembre 1491, par Gilles des Chasteigners ; le 2 mai 1546, par autre Gilles des Chasteigners, écuyer ; le 22 juin 1558 et en 1608, par Timoléon de Montauzier, chevalier, son gendre. Il appartient, en 1770, partie à Jacques-Gabriel Gaudin, s^r de la Chancelière, et partie aux Voyneau, s^r du Plessis-Mauclerc (Arch. nat., P 2093, f^o 32-33).

Le 15 octobre 1609, Symphorien Arnaud, du bourg de Touvois, fait déclaration au Roi pour « le fait des francs-fiefs » d'un tènement de terre noble situé en ce vill. (*id.*, P 77373).

Etang (l'). — Cne du Tablier, vill. — Fief vassal du seigneur de la Gerbaudière, qui y avait acquis, le 26 juin 1626, différents droits appartenant aux moines des Fontenelles. (Ann. Sté-d'émul., 1890, p. 162). Souterrain-refuge décrit par le Dr Baudouin (*Le Phare*, 28 novembre 1934).

Etang-Neuf (l'). — Cne de Fougeré., château moderne. — Propriété de M. Maquaire (1958).

F

Fabrique (la). — Cne de Nesmy, ld.

Faon (le). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, h.

Fassot. — Cne du Bourg-sous-la-Roche, ancien moulin, dépendant du prieuré de Saint-Lienne.

Faverie (la). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, ld. — La *Fauvrie*, fief du ressort de Brandois.

Faverie (la). — Cne de Fougeré, f. — Ancien hôtel noble tenu sous l'hommage du seigneur de Bois-Nerbert, maison bourgeoise du xvi^e s., avec

enceinte (cadast. 1808), étang (id.) et chapelle disparus actuellement.

Guillaume Rampillon, marchand au vill. de la Faverie, y demeura le 31 mai 1591, (Gouyn, n^{re} à Fontenay), teste le 7 avril 1603 (id.) ; marié deux fois : avec Antoinette Chassay, vivant le 31 mai 1591, et † avant le 7 avril 1603, ayant plusieurs enfants ; puis avec N..., connue par le seul fait que Guillaume Rampillon cite en son testament Antoinette Chassay « ma première femme ». Ses enfants furent René, Catherine, et Jehanne.

René Rampillon, s^r de la Faverie, cité dans le testament de son père, demeure le 11 mars 1613 au bourg de Bournezeau (Joly, n^{re} à Fontenay), puis en 1627 et 1630 au Breuil des Pineaux, il eut d'une alliance inconnue : René, Daniel, s^r de la Faverie, chanoine de l'église cathédrale de Luçon, † avant 1659, Jeanne, qui veuve de René de Thorigné, écuyer, cède en 1659 à son frère aîné, ses droits en la succession de feu Daniel Rampillon, leur frère, et, sans doute, Timothée Rampillon, s^r du Breuil (tige de la branche de ce nom). (1)

René Rampillon, s^r de la Guignardière, puis de la Poitevinière (fils de René, ci-dessus), conseiller du Roi en la sénéchaussée de Fontenay-le-Comte, maire de cette ville en 1639-1640, épouse le 15 avril 1630 Catherine Dejan, dont il eut en outre : Marie Rampillon, qui mariée suivant contrat du 7 février 1667 avec Joseph de Froment, écuyer, apporte la Faverie à cette famille.

Marie Rampillon, veuve, † à Luçon le 8 décembre 1705, est maintenue noble avec ses enfants le 30 juillet 1700 par l'intendant de Maupeou ; parmi ceux-ci : René-Joseph, s^r de la Morelière, qui hérite de la Faverie ; et Antoine, dit le chevalier de la Faverie, enseigne des vais-

(1) Communication de M. Jean Maillaud (mars 1958)

seaux du Roi en 1719 † à Luçon le 22 février 1725.

René-Joseph de Froment, s^r de la Morelière, également officier de marine, épouse à Luçon le 7 mai 1711 Rose-Modeste Barraud, † veuve à la Faverie au mois de mai 1744, laissant deux fils. L'ainé, Gabriel de Froment, s^r de la Faverie, chevalier de St-Louis, vivait dès 1775 avec son épouse Cécile-Charlotte Grelier de Concise, à la Faverie, et y mourut veuf le 25 décembre 1784 (sa pierre tombale est encore conservée au cimetière de Fougeré, 1958). Son frère, Joseph de Froment, s^r de Peigné, † en 1786, laissait pour héritiers le baron de Froment de Castille, cousin éloigné, habitant Carcassonne (Aude). Celui-ci arrente la Faverie le 10 juillet 1786 au s^r Alexis Vexiau, bourgeois au Chêne-Bretin, à Bournezeau ; puis la lui cède cinq jours plus tard, à titre de rente foncière, annuelle et perpétuelle. Le domaine de la Faverie consistait alors en « logement de maître, grange, écurie, chapelle, cours jardins, ouches et prés, petit-étang, bois et taillies, futaie et vigne », plus les deux métairies de Beaupuy et de la Guérinière, ainsi qu'une rente de 99 l. due sur le moulin de la Faverie (Gennet, n^o, le 15 juill. 1786 ; Arch. de la Vendée, B 716, 730, C 144).

Marie-Thérèse Vexiau, fille d'Alexis, apporte le domaine de la Faverie (s'étendant alors sur 130 ha environ), à son mari, Jérôme-Guillaume Loyau, maire de Bournezeau, y † en 1844. Il passe ensuite à leur fille, Mme Chessé († le 13 février 1853) ; et petite-fille, Mme Edmond Tiller, qui l'avait encore lors de son décès survenu en 1911. Propriété de M. Paul Fayau en 1918.

Faverie (la). — Cne de Thorigny, f.

Feignoux (le). — Cne de Mouilleron-le-Captif. — Tènement près du vill. de Beaupuy (Ann. sté d'émul., 1910, p. 20).

Paroissien de Luçon

Très complet
MAISON MAME

L'O. R. E. C. O.

Coopérative Vestimentaire pour le Clergé

32, rue Maréchal-Joffre
LA ROCHE-SUR-YON

Magasin ouvert tous les jours (après-midi)

Société Générale

Toutes opérations de banque et de bourse

Agences de LA ROCHE-SUR-YON
FONTENAY-LE-COMTE
LUÇON, LES SABLES-D'OLONNE

COUVERTURE — CHAUFFAGE — SANITAIRE

ELECTRICITE — REFRIGERATION

Installation grandes cuisines et buanderies pour **COLLECTIVITES**

JUSSEAUME & ETourneau

12, Rue du Chapeau-Rouge, NANTES

Tél. 112-38-143-57

Le Gérant : H. REZEAU.

Dépôt légal (2^e Trimestre 1960) N° 151

Evêché de Luçon